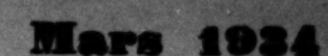
21me Année



Mars 1934

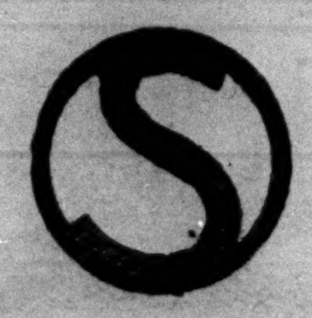
Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

CHRONIQUES

NOTES, COMPTES RENDUS



REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le No : 5 fr. Étranger : 6 fr. 50

N° 160. 21me Année. Mars 1934

Cahiers du Sud

Tome XI. — 1er Semestre 1934.

Trois Remarques sur Montherlant

1

La retraite dans laquelle Henry de Montherlant a vécu pendant plusieurs années, — retraite qui pour tout autre aurait pu être le signe de la stérilité, mais qui signifie au contraire, chez lui, l'intensité de la réflexion et de méditation — lui a permis, loin de Paris et des « milieux littéraires », d'approfondir les problèmes urgents qui se présentent aujourd'hui devant l'individu et devant la collectivité. Elle l'a conduit à retrouver les lois essentielles de l'homme et de la société, et en le tenant à l'écart des fausses valeurs parmi lesquelles nous nous débattons, elle lui a laissé le loisir de considérer avec autant de clairvoyance que de juste passion, la position actuelle du monde.

La leçon que Montherlant nous avait déjà donnée dans ses précédents livres, — je veux dire cette invitation à la vie héroïque qui est seule capable de satisfaire certains esprits et de remplir certaines vies, — trouve dans *Mors et Vita,* aujourd'hui, des accents nouveaux. Il ne s'agit plus seulement de faire triompher les vertus viriles sur la routine médiocre du quotidien, comme dans les *Bestiaires,* ni de cette inquiétude que rien ne peut apaiser, de cette faim du cœur et de cette soif de l'esprit qui ne rassasiera jamais ses puissantes urgences avec la volupté, et qui

cherchera toujours la jouissance du sacrifice. Le culte du corps; par désir instinctif de retrouver l'essentiel, le primordial, l'authentique, l'amour de la patrie pour éprouver cette joie réconfortante que le sport donne aussi, par ailleurs; ce goût, de la guerre, enfin que certain ont jugé sacrilège et qui s'explique fort bien chez Montherlant par l'hérédité d'une famille où les armes étaient considérées comme la seule chose qui méritât l'application et que justifie aussi son besoin passionné de pureté — il n'y a de purification véritable que par le feu; — tout cela trouve sa place et son sens dans *Mort et Vita*. Remarquons d'abord ce titre qui subordonne la vie à la mort; comme si la vie ne devait être vécue qu'en fonction de la mort. Il y a là un indice que nous aurions tort de négliger: placé sous le signe de la mort, car jusqu'à l'allocution aux étudiants allemands, chaque chapitre est comme la strophe d'un chant funèbre, ce livre réclame notre attention sur cette vérité éternelle qui animait les œuvres immortelles, la tragédie grecque et la chanson de geste, ce sentiment de la mort qui n'est pas fait comme dans l'ascétisme chrétien ,du mépris du corps et du monde pour la seule pensée du divin et de l'au delà; pour Henry de Montherlant, qui ne se soucie guère plus de la vie future, que les Vikings, la pensée de la mort est une incitation à vivre et à mourir héroïquement.

« Je suis altéré de quelque chose qui soit au dela de mes forces et qui n'ait pas moi pour fin » écrit Henry de Montherlant à la fin de ses méditations sur un camarade blessé. Cet aveu d'une déchirante noblesse est sans doute la définition la plus exacte et la plus complète qu'il nous ait jamais donnée de lui-même. Lorsqu'il écrit ailleurs: « Il y a eu trois passions dans ma vie: la passion de l'indépendance, la passion de l'indifférence, et la passion de la volupté » il n'ajoute pas que les ressorts de ces trois passions ont toujours été le sens héroïque de la vie et le respect de la mort.

Sens héroïque de la vie qui lui dicte au delà de la volupté et même dans la volupté, la pensée de l'amour qui est force et lumière. Mais d'un amour qui est nuancé d'une sorte d'ascétisme, parce que trop absolu peut-être et inconciliable avec les médiocrités et les laideurs de la vie quotidienne, un amour qui n'est pas au delà de la chair, mais en deçà, et qui ne trouve sa

raison d'être qu'en dehors de lui-même et qui surtout n'a pas besoin de réciprocité. Il s'est expliqué là-dessus avec une singulière franchise, quand il nous disait: « L'intelligence, l'héroïsme, l'ambition, la poésie, l'art, le travail, tout cela est bien quelque chose. Mais tout cela pour moi est secondaire — résolument secondaire — auprès de ce que j'ai toujours nommé et nommerai toujours le Souverain Bien, qui est d'aimer quelqu'un. L'intelligence, le travail, etc... pourraient manquer à ma vie, elle n'en serait que plus ou moins réduite. S'il y manquait d'aimer quelqu'un, elle serait tuée. Quant à être aimé, non seulement cela n'est pas utile, mais presque à coup sûr c'est un malheur. Il faut bien dire que c'est un des risques que l'on court en aimant ».

Bravade, certes, mais d'une portée philosophique considérable et qui nous révèle le vrai Montherlant. Celui qui pourrait comme d'Annunzio, prendre pour devise: « J'ai ce que j'ai donné », épris de sacrifice et d'abnégation, douloureux de n'avoir pas trouvé encore l'être et la cause à laquelle il vaudrait la peine de se vouer. Je ne sais ce que nous réserve *La Rose de Sable,* mais dès maintenant l'inquiétude de Montherlant me parait fixée dans cette acceptation héroïque de la vie et de la mort, dans cette sorte d'optimisme tragique, de consécration volontaire et joyeuse au drame de l'homme. Après Nietzsche, il nous apprend que « l'homme est quelque chose qui doit être surmonté », et implicitement il ajoute : surmonté par ce reflet de lui-même qu'il projette en avant de lui pour le rejoindre et l'égaler, sublimé par ce désir de porter à sa plus haute puissance l'efficacité de son être et de son devenir.

On se rappelle avec quelle activité Montherlant s'est consacré pendant longtemps à l'œuvre de l'ossuaire de Verdun; il y a là une indication de cette soif de se donner enfin à quelque chose, qui anime l'auteur de *Mors et Vita* qui est un admirable artiste sans rien — Dieu merci! — du « littérateur » égoïstement replié sur lui-même. Que lui a-t-il manqué jusqu'à ce jour ? De partir pour Smara, peut-être, comme l'héroïque Michel Vieuchange dont on a publié récemment les carnets de route; de s'accomplir et de se perdre dans l'aventure pure... Car aucun livre ne peut être le substitut de l'aventure...

2

Je viens de relire « La Relève du Matin ». Il y a treize ans ce livre nous apportait dans toute sa révélation brûlante, impétueuse, bouleversante, le jeune talent de Henry de Montherlant. Avant même que le volume parût, j'avais lu dans une revue — une de ces belles revues de l'après-guerre qui bouillonnaient de génies nouveaux, et qui s'éteignirent une à une dans la médiocrité envahissante —, le « Dialogue avec Gérard ». C'étaient les premières pages que je rencontrais de Henry de Montherlant, et je garde dans ma mémoire comme un de mes plus précieux souvenirs, la surprise enchantée et l'admiration que ce dialogue m'inspira. Si j'avais noté mon impression d'alors, — ce n'était guère nécessaire, car ma mémoire me la restitue fidèlement, — j'aurais écrit à peu près ceci: «Un adolescent merveilleux, jaillissant de la guerre comme d'un bain de feu, nous apporte les fruits nus de son inquiétude, de son espoir. Il garde en lui les marques les plus précieuses qu'un homme puisse recevoir, l'empreinte d'un collège, l'empreinte de la camaraderie militaire. Avant même d'être homme, il a connu les plus terribles expériences qu'un homme puisse recevoir, et au lieu de sortir de la tempête avec un veule désir de confort tranquille ou de plaisir étourdissant, il vient à nous avec la gravité d'un constructeur. Son livre révèle le génie le plus authentique et le plus puissant que nous ayons vu naître depuis 1914. Chaque mot a la fermeté du travertin, cette pierre romaine plus austère que le marbre et aussi incorruptible que lui. Chaque phrase révèle un amour insatiable de la vie et de tout ce qu'on peut faire de noble, de magnifique, d'exaltant dans la vie. Si je ne me trompe, ce Montherlant dont la voix est si fraternelle à tous les hommes de notre génération est parmi les jeunes écrivains un des rares, des très rares, qui soient dignes de prendre la parole au nom des morts et des survivants. »

Je n'aurais pas un mot à changer, aujourd'hui qu'une édition nouvelle et *définitive,* m'incite à relire *La Relève du Matin.*

J'éprouve en ouvrant ce livre, une étrange curiosité, un peu d'inquiétude aussi, comme toutes les fois où nous nous trouvons exposés à remettre en question

nos admirations et nos amitiés. Ce livre que j'ai tant aimé jadis, que va-t-il me dire aujourd'hui? Maintenant que j'ai vu s'épanouir dans sa magnifique floraison le talent de Montherlant, ne trouverai-je pas une saveur âpre de fruit à peine mûr, à ce livre de début ? L'aimerai-je autant que le jour où je l'ai lu pour la première fois ? L'aimerai-je autant et pour les mêmes motifs ? Ne vais-je pas au devant d'une déception?... Ou n'y a-t-il en moi que la curiosité du critique auquel on a annoncé des modifications importantes dans le livre, et qui va les noter, à mesure de sa lecture ?

Loin de moi la pensée pédante de sortir de ma bibliothèque le vieux bouquin de 1920, que j'ai tant aimé, pour le confronter avec ce volume neuf dont l'encre est encore fraîche! Je ne vais pas éplucher phrase par phrase cette prodigieuse fresque à la Tiepolo qu'est la « Gloire du Collège » pour savoir si l'auteur en a atténué l'ampleur baroque... Je laisse aux historiens de la littérature le soin de mettre en conflit sur deux colonnes parallèles, le texte de 1920 et celui de 1933. Je veux voir simplement ce que ce livre doit me dire aujourd'hui, et, ensuite, peut-être, je confronterai les textes... Mais, pourvu que l'auteur ne soit pas guéri de cette *maladie de la jeunesse* qu'il a si magnifiquement vécue et exprimée mieux qu'aucun écrivain français de notre génération!

La préface m'inquiète un peu, et quoique j'aime voir Henry de Montherlant, parler d'un « texte où brame, beugle et barrit la sottise de la jeunesse », dire « si nous avions voulu nettoyer à fond ce livre, nous en aurions enlevé de véritables tombereaux d'ordures » avec une cranerie si juvénile, si adolescente, j'ai peur de ne plus retrouver ce livre tel que je l'ai connu, tel que je l'ai aimé.

Il parle de lui-même dans cette préface datée mars 1933, avec une sorte de détachement cruel, comme s'il n'éprouvait plus aucun attendrissement pour l'homme qui a écrit ce livre, comme s'il pouvait le juger seulement du point de vue littéraire. Avec cette indifférence du critique qui ne s'émeut pas. « Tout n'est pas mauvais dans la *Relève du Matin*; il y a des paillettes. N'importe, pour quelqu'un qui a écrit depuis: « J'ai atteint un âge où les seuls soucis d'art sont celui du mot propre, et de ne rien ajouter », cette lecture au-

jourd'hui, ne se fait pas sans soupirs, sur l'ingrate condition de l'homme, obligé d'en passer par l'âge de vingt ans. »

J'aime cette sévérité hautaine, et cette clairvoyance sur soi-même qui est la qualité que j'apprécie le plus chez un être, et que Henry de Montherlant possède au plus haut degré. Lequel d'entre nous oserait écrire sur lui-même ces jugements glacés que porte le Montherlant d'aujourd'hui sur l'auteur de la *Relève du Matin*: « Le jeune auteur de la « Relève » revêtit une réalité admirable d'un voile irisé et papillotant, qui diminua cette réalité, au lieu de l'augmenter. La chaleur de son sentiment, quand il écrivait, était vive et peu commune. Etre parvenu, par excès de style, et erreurs de style à en faire quelquefois douter, être parvenu à faire quelquefois sonner le creux à ce sentiment si plein et si dense, on peut dire que c'est une prouesse de la mauvaise littérature, — et un exemple des dangers que court un débutant dans les lettres, à subir l'influence d'un écrivain qui, si bel artiste soit-il, est un mauvais maître ».

On est presque tenté de se fâcher et de prendre la défense de Montherlant 1920 contre Montherlant 1933. Il ne s'agit pas, bien entendu, de mesurer ce que l'auteur a acquis et perdu dans ces 13 ans, mais seulement d'expérimenter si cette voix n'a pas changé d'accent. Certes, j'admire le dépouillement que l'auteur a apporté dans certaines pages trop touffues, cette leçon de la maturité donnée au vin vert de la jeunesse. et il est prodigieusement intéressant de voir ce que «La Relève » est devenue sous la critique impitoyable et lucide de Henry de Montherlant. Ce qu'il y avait de trop bondissant (quand je dis *trop*, je parle du point de vue de Montherlant, non du mien) s'est assagi, est devenu plus grave, plus intense. Je sais gré à l'auteur de n'avoir point trop calmé ce tumulte désordonné ni dicté un ordre romain trop rigoureux à cette tempête héllénistique où la vitalité puissante et fougueuse fait craquer les formes rigides.

A mon avis, « La Relève » est le plus beau livre de Montherlant : il l'est resté. Je crois que nul n'aurait pu comme lui louer l'enfance avec cette gravité et cette sympathie, chanter le sublime éloge à la treizième année qui fait songer à Sophocle dansant à Salamine. Cette vénération de l'enfance, cette profonde intelli-

gence de tout ce que nous avons à recevoir, à apprendre d'elle, cela n'a pas changé. Encore que dans le problème religieux, surtout, la position philosophique de l'auteur se soit modifiée, rien d'essentiel n'a disparu de ce livre et ceux qui ont aimé le Montherlant qui s'y avouait jadis, le retrouveront intact.

Treize années ne s'écoulent pas impunément sans qu'elles transforment chez un être sa conception du monde, sa métaphysique, sa morale. On sait que ces années, Montherlant les a vécues pour la plupart loin de France et qu'il a mieux vu ainsi les questions qui se posent au Français, en tant qu'individu, et en tant que membre d'un corps collectif. Il a pu mieux aimer son pays et être plus sévère, pour lui, plus exigeant. Il a connu l'enthousiasme de vouloir faire quelque chose pour son pays, quelque chose d'autre, encore, que de verser son sang anonyme; et il a éprouvé, naturellement, la déception inévitable en voyant de quelle manière ce pays *répondait*.

Ceux la seuls qui ne connaissent pas Montherlant et qui n'ont pas compris tout ce qu'il y a en lui de ferveur inemployée, d'ardeur immobilisée, de passion active, de générosité de cœur et d'esprit, pourront s'étonner de quelques lignes amères dans la préface: « Que les peuples aient les destins qu'ils se créent eux-mêmes! Il y a des moments où on est las de prendre sur soi les inquiétudes qu'ils n'ont pas, les indignations qu'ils n'ont pas, les justes haines qu'ils n'ont pas, et d'être seul ou quasi seul, pendant qu'eux rigolent, à en empoisonner sa vie. »

Je dirai un jour de quelle manière se pose, à mon avis, chez Montherlant, le problème du Chef. J'entends un Chef conscient de lui-même et de ce qu'une époque réclame. Si j'hésite à m'avancer dans un terrain qui n'appartient pas au critique, c'est que je respecte le silence et la solitude. Mais puis-je ne pas regretter ? S'il me fallait un jour choisir entre voir Montherlant publier de beaux livres que j'aurais tant de joie à lire, ou le voir s'élancer dans une mêlée à laquelle il apporterait son courage, sa lucidité, sa passion, son génie, j'hésiterais bien davantage. Que chaque être suive son destin. Celui de Montherlant est de marquer l'âme d'une époque, de reconnaître et de dicter des devoirs. Cela, *La Relève du Matin* l'a fait avec une noblesse et une grandeur qui nous saisissent bien davantage en-

core treize ans après la première édition de ce livre. Devoirs héroïques et tyranniques, mais auxquels il ne nous appartient pas de nous soustraire, tant en raison du passé que de l'avenir, et que nous voyons aujourd'hui beaucoup plus clairement qu'il y a treize ans Peut-être la lassitude, le dégoût, ou mieux le goût de tout abandonner que nous éprouvons aujourd'hui, vient-il justement de ce que nous avons trop appris pour pouvoir garder la pureté de nos enthousiasmes.

C'est pourquoi il importe de retrouver un jour les années merveilleuses et les illusions divines de notre adolescence. « Ce que j'aurai de mieux, c'est ce que j'ai eu... » Montherlant a dit des adolescents qu'ils sont « au zénith de leur vie », et c'est là un des mots les plus admirables de ces *laudes* de l'adolescence, dont *La Relève du Matin* chante avec sa voix adolescente — quand même! — l'immortelle beauté.

3

Lorsque Monsieur de Buffon, perruque en tête et les poignets ornés de précieuses manchettes, écrivait en phrases admirables et précises l'histoire naturelle des animaux, il ne se préoccupait pas d'autre chose que de mettre en beau style les connaissances scientifiques de son temps. Car l'époque était passée de ces bestiaires ingénus et sentimentaux tels que les aimait le Moyen-Age, où la légende apportait toutes ses anecdotes merveilleuses, où les mirages des voyageurs et les rêveries des alchimistes s'accordaient. La licorne devenait un animal familier dans la proportion où l'éléphant restait fabuleux, et telle bête, d'une authenticité douteuse recevait ses lettres de créance parce qu'elle se chargeait d'un sens symbolique, plus important en cette période d'imagination et de foi que la rigide objectivité scientifique.

Ces bestiaires ne se privaient point d'emprunter aux voyages de Mandeville ou aux histoires de Marco Polo, quand ce n'était pas aux chimères des charlatans, et les imagiers des cathédrales s'évertuaient alors à figurer en pierre les dragons et les griffons, les harpyes et les catoblepas, les blemyes et les guivres qui peuplaient — disait-on! — les pays lointains où les hommes n'ont qu'un œil et un pied unique qui leur sert

à la fois de véhicule et de parapluie. Hélas, Monsieur de Buffon a changé tout cela; il a renvoyé dans la féérie les bêtes fantastiques et il n'a admis dans son cadastre animal que les fauves patentés, les mammifères classés et les oiseaux légitimes. Quel dommage !

C'est que Monsieur de Buffon, je crois, ne devait pas aimer beaucoup les animaux: sans cela il n'aurait pas pu user envers eux de cette rigueur scientifique; ses passions, s'il en avait eu, se seraient manifestées, il aurait trouvé autre chose à dire sur le cheval, sur le lion et sur le singe. S'il avait été poète, il aurait douté de l'existence des animaux visibles et accepté l'existence des animaux fabuleux. Bref, il aurait montré que les animaux n'existaient pas seulement dans son livre, mais *dans son cœur*.

Or voilà ce qui à mon avis donne tant de prix à *l'Histoire Naturelle imaginaire* de Henry de Montherlant : c'est un livre écrit avec le cœur. Et c'est aussi un « bestiaire ». (Ne confondons pas, n'est-ce pas, ce que j'entends par ce mot médiéval, qui signifie quelque chose comme un jardin zoologique littéraire, avec ce très beau roman consacré aux taureaux que Montherlant a écrit sous le titre *Les Bestiaires*.) Le cœur et l'imagination qui faisaient défaut à Buffon, je les trouve en abondance dans le livre de Montherlant, ce qui lui permet d'une part d'inventer des animaux fantastiques qu'on croirait sortis de la féconde féérie des conteurs arabes, et, d'autre part, de nous donner des « portraits » d'animaux réels qui sont beaucoup plus subjectifs, évidemment, qu'objectifs.

Vous vous souvenez, naturellement, des bêtes étranges que mon vieil ami Sindbad le Marin rencontre dans ses incessants voyages? Eh bien je ne serais pas surpris que dans une île où ce navigateur persévérant n'a jamais abordé, vécut cet étonnant sadhawar dont Henry de Montherlant trace d'un trait de plume alerte et vif comme une miniature persane, l'effigie.

« Kamaladdin-al-Damiri dit que le sadhawar est un animal que l'on trouve dans le pays des Turcs. On dit qu'il porte une seule corne sur laquelle poussent soixante douze branches creuses. Quand le vent souffle, elles produisent un son ravissant qui fait tomber en extase. La femelle du sadhawar gîte dans les marais. Sa fosse nasale est percée de douze trous. Quand cet animal respire, il produit un son qui ressemble à celui

de la flûte. Alors les bêtes accourent auprès de lui pour l'entendre et tombent sous son charme. Il en profite pour se ruer sur elles, et les dévorer. Certains disent que le sadhawar vit mille ans comme la puce; d'autres que la durée normale de sa vie est de onze jours. Mais Dieu très Haut sait le mieux ce qui en est véritablement. »

N'est-ce pas là une ravissante page des Mille et une Nuits ? Elle nous révèle ce goût de Montherlant pour les animaux étranges, pour ceux que la domestication n'a pas encore irrémédiablement avilis. J'aime lui entendre dire son amour pour les aigles et pour les serpents, encore qu'il parle du lion avec une blessante désinvolture, mais n'oublions pas qu'il s'agit ici de ces lions pelés des jardins zoologiques qui semblent se survivre à eux-mêmes pour on ne sait quel dénouement... En revanche, les animaux dédaignés, comme la chèvre, le mouton, le canard, trouvent en lui un avocat et un ami.

Dirai-je que ce livre m'apparait comme un des plus singuliers et des plus directs que Montherlant ait écrits. Le plus confidentiel, peut être, encore qu'il ne s'agisse jamais de lui, ni d'aucun être humain, mais dans sa manière de parler des bêtes, il y a une manière de laisser deviner par allusions, tout le tréfond de la sensibilité humaine. Voyez avec quelle colère méprisante il chasse la mendiante chienne de Colomb-Béchar, qui est en quelque sorte le « double » du tuberculeux (car l'auteur a l'impression que la maladie est ici une violence faite à sa compassion, une indiscrète sollicitation de pitié, qu'il repousse...) Pourquoi ? Pourquoi dans ce livre cet incompréhensible mélange de tendresse et de dureté, pourquoi cette impassibilité ? et soudain cette garde qui s'ouvre, et cet élan ? Pourquoi peut-il être à la fois si distant et si proche, pourquoi reprend-il aussitôt ce qu'il a donné de lui-même, pourquoi cette austérité du sentiment ?

Celui qui pourrait répondre à ces questions aurait résolu l'énigme de Montherlant. Peut-être l'*Histoire Naturelle Imaginaire* est elle une clef pour le mieux connaître, tant il y a dans ce livre des phrases qui soudain vous jettent des lumières subites. Voyez: les enfants ont tué un aigle. « L'un d'eux prenait l'aigle et le faisait tournoyer avec lui, comme un cavalier sa danseuse, en le serrant contre sa poitrine. C'était l'ai-

gle qu'il serrait et c'était moi qu'il étouffait, je ne sais de quoi. Ou plutôt je sais de quoi: du regret de n'être pas cet enfant.

Arrêtons-nous un moment sur cette citation, car elle est hautement significative. Il y a ici un renversement dont il me serait facile de trouver cent autres exemples dans les autres livres de Montherlant et qui nous montrent combien sa personnalité repose essentiellement sur la loi de reversibilité. L'auteur est en même temps l'aigle et l'enfant qui serre l'aigle contre lui, il est l'être qui souffre et l'être qui fait souffrir, et son besoin de participation est si grand, si intense sa curiosité des êtres qu'il ne peut pas ne pas partager une destinée, même animale. Notez ceci : il ne s'agit pas dans ce passage d'une communion collective avec la nature (à la manière bouddhique, par exemple) mais d'une manière de forcer par la passion tous les destins individuels. Si j'arrête l'attention du lecteur sur ces confessions éparses dans l'*Histoire naturelle*, — et il en trouvera d'autres dans les chapitres sur les moutons, sur les chèvres, et surtout dans cet étonnant spectacle du charmeur de serpents de Marrakech (qui est le chef d'œuvre du récit en soi) — c'est qu'il importe de bien souligner que chez Montherlant *rien n'est attitude*.

Il faut répéter cela et redire aussi que l'éblouissante sincérité qui fait le fond de tous ses livres s'accommode des plus directes confidences. Leur choc est parfois bouleversant. Relisez la phrase qui termine le portrait du singe: « Ces singes enlacés, immobiles, et comme ravis dans leur enlacement, je ne peux oublier çà, aux heures où je tiens quelqu'un dans mes bras. Je vois alors la tendresse comme une fonction naturelle; avoir besoin d'être tendre comme on a besoin de manger, comme on a besoin d'aller à la garde-robe. Je me dis tristement: « Ce n'est donc que ça », sans relacher mon étreinte.

J'entends dire à côté de moi: quel cynisme! je préfère : quel aveu, et dans ce cynisme même si l'on veut quelle confession de désespoir.

Si j'écris un jour l'étude que je souhaite écrire sur Montherlant, je l'intitulerai peut-être : le drame de la lucidité. Car c'est, à mon avis, un des éléments les plus caractéristiques de son œuvre que cette implacable clairvoyance, et cette sorte de pessimisime héroïque,

qui a marqué ses premiers livres en était la conséquence directe. Car on n'échappe pas à ce terrible don, à ce goût de cendre : « Je me dis tristement : « Ce n'est donc que ça », *sans relacher mon étreinte*. Je souligne ces derniers mots, car tout Montherlant est làdedans, et d'une façon si explicite qu'il n'est pas besoin de commentaires. Ces phrases qui vous frappent à la manière d'un poignard, elles abondent dans cette *Histoire naturelle imaginaire* où nous nous serions attendus à voir un jeu de l'esprit. Ah! il eut été bien plus aisé d'écrire un bestiaire de la fantaisie à la manière médiévale, un bestiaire de la fantaisie ! Le monde serait tellement plus commode s'il n'était peuplé que de sadhawars... Mais il y a la réalité, à chaque pas, en dehors de nous et en nous, la réalité qui demande notre adhésion ou notre refus; qui nous impose le fait d'être, admirable et terrible...

Si je dis que ce livre est écrit, par moments avec une admirable virtuosité, je n'ai rien dit, car nous dédaignons les tours de force sans péril. Mais si j'ajoute que ce livre « animal » est un livre terriblement et douloureusement humain, alors peut être ai-je expliqué qu'il ne s'agit pas d'acrobaties verbales; le jour où j'aurai montré que chaque page de Montherlant est un saut périlleux où toute la vie se trouve engagée corps et âme, peut être ce jour là l'aurai-je défini. Tout ce que nous pouvons dire d'ici là, ce n'est qu'esquisses et approximations.

Marcel Brion.

Poèmes Marocains

(AROUBIS DE FES)

Chante, ô tourterelle; les jours te sont favorables; l'eau et le millet sont dans ta cage; tu peux boire ton eau et manger ton millet... Une chanson parmi les arbres vivifie le cœur.

Celui qui aime la beauté, ô Monseigneur, Monseigneur — doit être patient.

*
* *

Qu'as-tu, au nom d'Allah, ô colombe des murailles? Ton aile est cassée. Ah! que j'en suis triste. Toi tu pleures sur ton aile cassée. Moi je pleure sur mon ami qui m'a trompée. L'habitude de l'intimité rend difficile la séparation, et l'amour rend maudit.

*
* *

O mon aimée, aime-moi comme je t'aime. Je t'aime et pourtant d'autres que moi peuvent jouir de ta compagnie. Si tu étais une bague, qu'elle irait bien à mon doigt. Si tu étais un tahlil *en or, c'est moi le cordon de soie qui te soutiendrait le mieux. Si tu était un poignard, je te porterais en bandoulière. Si tu était un livre, je ne cesserais de te déchiffrer.*

Nous nous battrons pour toi, le vainqueur te prendra.

*
* *

J'ai frappé à la porte du jardin et j'ai appelé: « O jardinier ! » Les roses m'ont ouvert et les fleurs d'oranger m'ont embrassée; mais le jasmin blanc n'a pas daigné me parler. Deux jeunes sœurs sont venues

à moi et m'ont dit: « Ton aimé est mort ». Je leur ai dit: « S'il est mort, son cercueil sera d'argent et son linceul de soie.»

Mon ami, y a Moulay, Moulay, est mort aujourd'hui et moi je le suivrai demain.

*
* *

Celui que tu désires, sois humble avec lui jusqu'à ce que tu possèdes, et souffre patiemment son dédain. Que son orgueil ne te froisse pas. Bois dans son verre.

Est-ce que le vaurien, y a Moulay, Moulay, peut prendre les airs de son sultan?

*
* *

Ah! si je pouvais te trouver, ô beau, faisant tout mon désir, si tu me permettais l'union, si tu venais à la maison sans que personne ne te voie, sauf moi seule!... Ma langueur passerait et tous les ennuis s'en iraient loin de moi.

Aucun malheur ne dure toujours, y a Moulay, Moulay. Il n'est que de patienter.

*
* *

De votre amour je ne me lasserai pas et ne me reposerai jamais. Votre amour me fera marcher sur des épines et dire que c'est de la soie. Votre amour a plus de prix que la pierre philosophale.

Vous m'avez attirée à vous comme un petit enfant.

*
* *

O les citrons ed daqq ! *O le compagnon de la passion! O le sultan de l'amour! O celui qui fait s'incliner le désir! Le jasmin s'est soumis à lui, et le basilic et le lys, et six mille étriers se sont soumis à lui!*

Que c'est beau de prendre les seins à pleine main et de baiser les joues!

*
* *

Mon aimé m'a menacée de me tuer. Il a apporté un couteau et des pistolets dans sa ceinture. Je dois m'humilier, car je n'ai pas de soutien, et même mon cheval ses rènes sont coupées.

Il m'a tuée avec le regard. Qu'est-ce que ce serait s'il ajoutait la parole?

*

* *

Par ma foi véridique! j'ai peur que mon âme ne soit punie. La beauté que j'ai vue, aucun œil ne l'a vue. Je suis parti à sa recherche dans le Haouz, dans les villes et parmi les tribus Arabes, et je n'ai rien trouvé qui lui ressemble ou qui l'égale, ni rien qui me convienne.

Je mendierai à sa porte comme un pauvre paria.



O vous qui m'interrogez sur la passion, sachez que je veux errer comme avant moi dans la passion d'autres ont erré.

Mon aimé est comme un coffret d'or et moi j'en suis la clef!



Je souhaite m'asseoir avec l'ami dans un jardin, un jardin solitaire et sans jardinier. Je souhaite m'asseoir avec l'ami dans un hammam vide, sans masseur; et c'est moi qui lui apporterai l'eau froide et l'eau chaude jusqu'à ce qu'il devienne fertile. Même sa sueur je la recueillerai, je la mettrai dans des flacons pour qu'elle me vivifie.

Et le jour où je deviendrai aveugle à force de pleurer, je m'en passerai, comme du khol, sur les yeux.



Ahmed! Ahmed! Personne ne m'a charmée comme Ahmed! O celui qui a la taille moyenne! O les bassins de mes yeux! Et lorsque je vois Ahmed, mon foie tremble et mes yeux s'allument.

Il n'y a au-dessus de l'amour d'Ahmed que mon Seigneur le Très-Haut!

*
* *

Ton chant, ô tourterelle, m'a rappelé les miens et tu as réveillé mon désir de les voir, ô errante! Toi tu voles dans le ciel et t'élèves très haut, et les beaux spectacles que tu contemples épanouissent ton cœur.
Moi, je suis ivre sans vin et je titube toujours.

*
* *

O la joue de la rose qui se trouve le matin toute humide de rosée! O la joue de la beauté! O l'égale de la lune! Mon feu par le feu, tes yeux m'ont anéantie! Je te souhaite une chambre en or et des matelas de soie de différentes couleurs.
Et tu passeras — ô Monseigneur, Monseigneur — la nuit dans mon lit.

(Recueilli à Fès et traduit de l'arabe parlé par Mohammed el Fasi et Emile Dermenghem.)

Herboriste

L'herboriste de première classe, pâle comme un cachet d'antipyrine, rêvait sur des guirlandes de feuilles sèches.

Comme sur un autel, s'épanouissaient des gerbes de canules, inflorescences recourbées de gracieux pistils, d'autres énormes en bottes, offrandes emblématiques à la madone blessée des sept poignards vénériens. Des espèces de scapulaires, vœux phalliques à quelque divinité prophylactique de l'amour immunisé, ventouses et clysoirs, urinal et tétines, se mêlaient aux instruments bizarres d'un culte érectile, fantaisie des guttas dans les couleurs les plus belles à satisfaire tous les délices de l'imagination, noir côte d'ivoire, vert pomone, rose délice, cet orange corallin des lèvres de créole et même un superbe violet de veuve. Un apollon paraphlégique était ceint d'une peau de chat. Un pied, une jambe, une main, un torse, cherchaient à se réunir. Avait-elle dévoré le reste ?

L'intérieur de la boutique était la grotte même de Calypso. Racines d'aristoloche tressées de germandrée, festons de potentille et de badiane, entrelacs de seneçon et d'hysope, armoise et fenouil, rhubarbe et matricaire, citronelle et bourrache, lycopode et serpentaire, des trophées de camomille, des chutes de mélilot. Des têtes de pavots en grappes simulaient de jolis crânes d'enfants morts nés. Sous des stalactites de jusquiame les viscosités des caoutchoucs figeaient une faune d'hydres et de polypes. Des paraffines ornementales avaient un attrait sexuel. Reine sur ce règne végétal, depuis les fucus cueillis à la crête des vagues, les simples des bois et des prés, les gousses des tropiques, aux plantes pastorales des abîmes, elle garde une âme bucolique et elle-même végétale, on lui donnerait des noms botaniques, angélique, douce amère, digitale

peut-être. Herbe aux mamelles, herbe aux panaris, herbe aux verrues, herbe à cloques, herbe du vent, elle est la fleur de toute cette fenaison, une fleur d'herbier, elle-même a déjà l'air infusé. Macérée d'aromates autant qu'une momie, toute imprégnée d'essences balsamiques, son odeur étrange est faite de cent parfums. Salambô n'en avait que cinq. Sans doute un goût légèrement alcalin, astringeant. Quel calmant serait sa douceur parégorique. Toutes les guimauves de la consolation elle les a. Qu'elle doit être rèche de vertus pectorales! Mais, confidente de l'amour, conseil de l'hyménée, quel brasier caché sans doute la brûle de ses brandons? Ses rêves de cranulacées ou de crucifères, les sait-on, et ses émois dépliés en secret de toutes ces vésanies de la sève, d'un péricarpe baillant, de cotylédons fous, de l'impudeur des stigmates et des tiges latescentes. Limbes solitaires du plaisir où s'immole Iphigénie aux fureurs de la gomme gutte. Et les mystères d'Eleusis de l'arrière-boutique, c'est là que la magicienne prépare des sortilèges, triture ses mucilages et ses mixtures. Herboristerie, sacristie de Vénus où se manipulent les accessoires rituels et se composent les philtres d'amour stérilisé. Racine de jalap, pulpe de salicorne, écorce d'aliboufier, quels corymbes, quelles ombelles et ces semences chaudes, majeures, en fumigations aphrodisiaques !

La vestale aurait-elle son double ésotérique, stage de minuit sur les bancs de Montparnasse, faiseuse de gnomes, mâcheuse de mandragore aux rages vulvaiges, vésicante et cruelle. J'aime sa peau qui doit être happante comme la glaise, le ricin de son teint, sa bouche mauve, son nez piqué de dé à coudre, ses paupières en papier buvard qui ont eu ses yeux de mouche charbonneuse, j'aime la laideur de sa tête à clous de girofle. Sa maigreur, je la devine frénétique. Un dur sacrum, une fosse cloaque profonde à la volupté. En quelles transes du bulbe rachidien peut-elle nous jeter.

Il lui sourit, mais soudain farouche, tête de méduse aux serpents de caoutchouc, l'herboriste fit siffler sur lui ses regards maléfiques.

Peut-être as-tu mâché le laurier même d'Apollon? Rose dormante de Jéricho, flétrie et desséchée mais qui enferme son secret épanouissement.

René GUILLERÉ.

Amour Khmer

VERSET I

Qu'il règne !
Dans ma chair en Roi,
Dans mon âme en Dieu.
Je ne veux plus entendre parler ni de Siva, ni de Kâli,
Ni même de la fillette Kâla
Qui s'habillait toujours avec un pagne violet
Et qui plaisait à tous les rois de la terre.
Je n'ai plus désormais rien à voir avec ce Dieu
Que j'ai follement aimé
Parce qu'il danse avec un collier de crânes humains.
Et qu'ai-je besoin de m'unir à cette gentille déesse
Qui m'emmenait à califourchon sur une gazelle et nous n'en finissions pas de bavarder et de rire.
Je suis lassée des ongles faux et Parvatti!
Ne me parlez plus de la flute de celui qui joue avec les bergères!
Krishna m'agace avec ses baisers
Et j'en ai assez des cils peints de Kama!
A quoi me servent les dieux,
A quoi me sert le ciel
Et les nuages et la lumière?
Que lui seul règne
En Roi dans ma chair,
En Dieu dans mon âme,
Qu'il fasse entendre son doux mugissement!

VERSET II

Mon cœur est malade dans ma poitrine
En vérité, qu'ai-je besoin du firmament?
Mon cœur est malade, mon cœur est très malade, mon cœur va sans doute mourir dans ma poitrine,
En vérité qu'ai-je besoin de recevoir la visite des deux
Crépuscules du matin et du soir?

VERSET III

Je vous supplie, ô mes danseuses, de faire le guet devant ma porte
A cause de ces deux Seigneurs du matin et du soir.
Ils sont malins, ils sont rusés,
Ils pourraient facilement nous surprendre,
S'ils viennent frapper à ma porte pour demander de mes nouvelles,
Je vous supplie de ne pas leur répondre;
S'ils insistent, passez-leur mon masque d'or,
S'ils insistent, passez-leur ma belle tiare de gemmes
Et donnez-leur mon royaume et les maisons de grès de mes idoles.

VERSET IV

O Langueur de mes deux jambes,
Je voudrais connaître ton origine,
Ta naissance qui est surement divine.

VERSET V

O Langueur de mes deux jambes,
Tu as communiqué ta lassitude jusqu'à la pointe des ailes douloureuses
De mon âme.

VERSET VI

O Langueur de mes deux jambes
Je m'étends pour mourir
Sur la terre, ma Mère.

VERSET VII

Dieu se met à rire, Dieu me dit:
« Relève-toi, ma petite fille chérie, je te ressuscite! »

VERSET VIII

Je lève les yeux vers Dieu:
« En vérité, je suis très fâchée de ton rire »
« Comment peux-tu rire de ta créature! »

VERSET IX

Il me répond: « N'as-tu pas, autrefois, contenu Dieu? »

VERSET X

Oui, en vérité, jadis, j'ai contenu Brahma, j'ai contenu celui que je croyais l'Unique,
J'ai contenu Celui qui existait avant les mondes
Et qui s'est créé lui-même,
Pourtant jamais mon cœur n'a été aussi pesant
Quand je contenais l'Essence de toutes choses
Et la Lune et l'Océan,
Même quand je contenais l'Amour et la Miséricorde et la Béatitude de Dieu,
Jamais mon cœur n'a été aussi pesant
Même en contenant la béatitude de Dieu,
En contenant les soupirs mêmes de Dieu,
En contenant les langueurs et les pâleurs de Dieu,
Jamais mon cœur n'a été aussi pesant,
Jamais il ne m'a fait autant de mal.
Mon cœur est lourd!
Mon cœur est lourd!
Ah! qu'il me fait mal depuis que je t'aime,
Jamais Dieu ne m'a fait autant de mal!

VERSET XII

C'est pourquoi, je reviendrai vers la case de feuillage de mes ancêtres,
Vers la case royale,
Qui est seule dans la jungle
Et qui est très haute,

Et qui est seule dans la jungle
Et qui est très haute
Parce qu'elle est juchée sur de hauts pilotis.
Elle a un toit de chaume et deux ou trois têtes qui grimacent à son toit de chaume,
Et autour, il y a une palissade avec deux ou trois têtes qui grimacent
Pour la défendre des fauves et des fantômes.
Et elle est loin des autres cases.
Mon peuple, même en pressant ses éléphants,
Mettrait bien cinq ou six jours avant de se prosterner devant moi.
Et je vivrai seule dans la jungle avec mon arc, avec mes flèches, avec mon carquois
Et avec mes arbres dont je m'amuserai à métamorphoser les troncs
En diables qui ricanent,
Et je pêcherai dans les marais de ma jungle
Et je guetterai, dans la nuit du fleuve de ma jungle,
Avec les panthères de ma jungle,
Le frissonnant troupeau des cerfs et des gazelles;
Et quand j'aurai fait bonne chasse,
Je m'assierai, au milieu de la jungle,
Pour sculpter quelque figure de dieu
A ton image;
Et quand je balancerai lentement mes jambes
Au bord de ma case,
Par dessus les feuilles des manguiers,
Ce sera pour m'unir à toi;
Et quand je tisserai ma soie
Entre mes deux gazelles,
Ce sera pour t'habiller en rêve,
De tout mon amour,
De toute ma souffrance,
De toute ma souffrance,
Ce sera pour t'habiller en rêve
Avec les fils d'or et d'argent de mes larmes.

VERSET XIII

O mon Seigneur le Tigre,
Surgis à l'appel de cette femme amoureuse!
Ne me déchire pas, ô mon Grand Père !
Incline-toi vers cette femme amoureuse,

Ne me déchire pas, ô mon Ancêtre !
Vois comme je suis belle, vois comme je suis digne de toi,
Vois comme tes reins sont semblables aux miens!
Regarde mon corps nu!
Ton ardeur n'est-elle pas mon ardeur?
Ta souplesse n'est-elle pas ma souplesse?
Tes membres félins ne sont-ils pas mes membres félins?
Ta beauté est ma beauté,
Ta joie est ma joie.
Je m'étire, je bondis, je danse dans la jungle.
Danse avec moi, ô Seigneur Tigre!
Et quand j'aurai bu toute mon ivresse,
Nous irons ensemble nous prosterner devant
La face de Dieu!

MAKHALI-PHAL.

L'Allègement

Des pieds d'insecte lui coururent sur le visage et le réveillèrent. Il se leva en s'étirant et jeta la bête sur le plancher, l'écrasa du pied, en riant à moitié endormi. Puis, il regarda le long de son corps, fit danser les muscles de ses bras et frotta ses jambes très poilues.

Le matin gisait à la fenêtre, gisait large et encore rigide. Il se mit à siffler, hésita, réfléchit tout d'un coup, rejeta de côté ses lèvres indifférentes. Ensuite, il tint un débris de miroir devant le visage huilé de sueur et ses grimaces s'y gonflèrent rassasiées et reposées. Après qu'il eût chaussé les souliers, gorgés de poussière, il se lava dans une cuvette d'étain tonitruante et aspergea la pièce en grand cercle autour de lui. Sur la table, couverte d'une toile cirée trouée, se trouvait la volaille déplumée, une masse bleue clair. Lorsqu'il était rentré cette nuit, il avait pensé aux longues distances qu'il avait à faire, était redescendu en tâtonnant dans la rue, ravagée par l'obscurité, et avait coupé, dans un poulailler endormi du voisinage, le cou du poulet qui avait à peine piaulé.

Les habitants du village ne l'avaient, d'ailleurs, jamais vu de bon œil, avaient murmuré des jurons derrière lui, lorsque, pareil à une armoire pesante sur laquelle brûlait sa grosse tête rouge, il avait gueulé en titubant sur les chemins. Parfois, on avait été même injuste envers ce rieur bruyant, et indigné aussi, car toute réprimande glissait inaperçue et comme un chiffon de papier sur son impassibilité raide. Mais après, d'aucuns s'étaient réconciliés, sans beaucoup de paroles, avec l'impétueux, pleins d'admiration lorsqu'ils le regardaient ferrer les chevaux. Sa manière de vaincre la résistance des pieds d'étalon, qui s'abattaient avec violence, suscitait de l'étonnement et les enfants seraient restés des journées entières devant lui, s'il

n'avait pas été souvent très grossier et sans aucune intelligence pour leur ahurissement.

Maintenant, ses traits se fondirent plus mous dans un sourire, car il pensa que, loin des dernières bâtisses de l'endroit, il allait rôtir le poulet sans être troublé et le mangerait bientôt. Dans le sac de cuir, qu'il prit sur le dos, étaient serrées encore assez de victuailles, car la route à travers la steppe devait durer huit grands jours. Et la ville prochaine, où il voulait se faire engager par un artisan, se trouvait si loin que maint voyageur n'avait vu plus longtemps encore, avant d'y arriver, que le branlement de l'herbe de la steppe dans le vent. Mais tout en faisant sortir entre ses dents un air sautillant, il resta convaincu dans son indifférence que cette distance ne serait pour lui qu'un jeu futile, une bagatelle, à laquelle on donne un coup de pied en crachant.

Et lorsqu'il fut déjà dans l'escalier criant qui biaisait brusquement dans la gorge des murs, il se souvint de ses parents, le père rigide et détourné de lui, la mère larmoyante. Mais il ne voulut rien savoir d'un adieu et descendit d'un pas plus léger. Le jour d'été était clair et brillant, quand il sortit dans la rue qui, déchirée par des ailes métalliques d'hirondelles, gisait patiente devant lui. La chaleur coula à sa rencontre comme une marée calme. Il ne regarda pas autour de lui, il partit. Il fourra les index à travers la doublure rapée de son veston, puis trotta plus vite vers le bout du village. Il vit alors que des gens couraient au devant de lui en groupes rapidement disloqués, que de l'autre côté, près de l'église, des voiles de flammes voltigeaient; une colonne lourde de fumée se dressait dans l'air, en jetant des étincelles jaunes comme des graines sur le fond mou du ciel. Quelques hangars de céréales brûlaient; des appels nombreux tourbillonnaient l'un dans l'autre, des enfants passaient chancelant sur des seaux pleins. Des hommes, à bout d'haleine, traînaient de longues échelles, suivis de femmes échevelées. Aucun son ne sortit de lui, il s'arrêta seulement, regarda. Le grand chapeau de paille gardait une ombre bienfaisante sur le visage aux jointures émoussées. Renfermé dans sa chair peu échauffée, il enjamba prestement les sillons de roues qui s'effritaient, cependant que la fumée s'élevait comme une bâtisse impénétrable au-dessus des toits impuissants du village.

Par la fente d'une porte jaillit, tout d'un coup, la silhouette d'une femme. Les bras désespérés s'arrachaient des épaules de la créature en pleurs qui saisit sa marche hésitante, penchée en avant, et le fixa, le visage déchiré hystériquement. Elle sanglota douloureusement dans le déclenchement de sa détresse, s'empara de sa main, enfouit sa tête humide dans sa poitrine et ses cheveux, couleur de chanvre, lui flottèrent dans les yeux. Elle balbutiait sans cesse deux syllabes déchiquetées par l'émotion, frappait si fort la terre de ses pantoufles feutrées, que la poussière de la route s'éparpilla dans l'air. Son regard passa au-dessus d'elle. Il voulut la pousser de côté, mais ses doigts s'accrochèrent fortement à son vêtement taché de goudron. Elle se lamenta : Je crèverai comme une bête. Tu ne peux pas partir. Je ne te laisse pas. Je ne te laisse pas aller plus loin.

Et son regard fondit comme les ténèbres d'un puits éboulé. Un son de dégoût s'évada alors de lui; il saisit rudement son poignet et la jeta à terre, en criant: Que me veux-tu ? Je m'en vais. Te dois-je quelque chose?

Que dis-tu ? Dans trois mois j'accoucherai de ton enfant. — Quelque chose l'étouffa, tomba aigu dans son cerveau tourmenté. Il n'eut alors que la réponse: Il se tirera d'affaire aussi sans moi. D'une comme toi, je ne veux pas d'enfant.

Et il voulut partir, mais elle se pendit comme une chose morte à son pied lourd, le laissa marcher sur ses doigts, se jeta continuellement devant ses pas, cria, chaque syllabe brûlante et pleine de haine: Tu oses frapper si honteusement une femme? Tu m'as cassé les poignets! Tu m'as écrasé et foulé les doigts! Je te fracasserai la tête avec des pierres, assassin!

Je te flanquerai un coup, que tu en resteras raide, dit-il avec un mépris calme et forcé. Il ouvrit les poings qui tiraillaient son pantalon, évita pendant une seconde la femme agenouillée et courut une petite distance cependant que des cris d'injure grouillèrent de quelques maisons et frappèrent contre son front. Il demeura dur à tout choc.

Les traits décomposés de la femme flamboyèrent derrière lui. Elle agitait les bras, menaçait d'une voix enrouée: Quand tu reviendras, je te lancerai du vitriol au visage. Ton autre femme aussi, que tu as lâchée si bassement, te jettera du vitriol dans les yeux.

Et puis, fatiguée, elle resta gémissante en arrière, passa péniblement sur un amas de cailloux à bruit sec, raidit fortement son corps et s'écroula dans le fossé de la route. Quelque chose éclata alors en lui, quelque chose d'inconnu, la peur d'un événement qui était dangereux et contre lequel il n'aurait pas pu se défendre avec ses poings. Il hésita donc, se vit tout d'un coup en pensée le visage labouré, avec l'acide niché dans les jointures, avec les orbites béant vide. Il voulut alors faire quelques pas en arrière, pour rassurer la femme avec quelques mots. Mais un geste de détachement le libéra de tout et comme après un repas trop gras, il essuya ses lèvres, rit. Il jeta le sac de cuir sur l'autre épaule, marmotta quelque chose et continua son chemin sans souci, les poings serrés et comme retranché et reposant dans le poids sec de son propre sang.

Il ne tint pas compte des petites rues et sentiers ombragés d'arbres à feuillage rare qui s'écoulaient, peu à peu, comme un suintement cendré dans des potagers inondés de poussière et derrière des enclos et des planches de bois, dirigea sa marche vers un petit ruisseau, d'où un chemin peu battu débouchait dans la steppe. Le soleil qui arrachait toute chose d'une opiniâtreté confondue en elle-même, n'avait rien de commun avec lui, il le brûlait et n'était que chaleur fâcheuse. Les bruyères et herbes jaunies, éparpillées comme des lambeaux de feutre usé autour des veines béantes du sol desséché, étaient indifférentes et sans attraits pour ses yeux souvent détournés. Ses sens en éveil l'avaient déjà traîné dans la ville éloignée, dans les estaminets pleins du bruit des flotteurs qui y prenaient logis et chez des femmes, dont la mollesse insouciante lui avait été souvent agréable. Il croyait voir devant lui des chevaux rueurs, des bordels à demi écroulés et une amoureuse avec des mains douces, des déclarations souriantes, des bagues de métal et des nuits tièdes dans des granges. Ensuite, il rêva des rues citadines bourdonnant sourdement et il pensa avec plaisir au poulet qu'il voulait sortir sous le premier arbre et faire rôtir sur une broche de bois prestement taillée.

L'infinité balbutiante de la steppe, qui commençait au-delà d'un rang de collines qui s'élevaient devant lui, demeurait loin de la conscience étroitement déplacée de cette heure. Elle était en dehors de son goût et de son odorat, une impuissance immobile, une représen-

tation lointaine et inconsistante, silencieuse et sans mystère. Comme un objet vide de sens elle gisait, obstacle dédaigneux, devant son être demeurant tendu en lui-même. Des oiseaux s'envolèrent quelque part, taches obscures de poussière dans un cercle vif. Nul ne les voyait et lui n'était pas là pour cela. Il trouva un petit tronc desséché, le traîna derrière lui jusqu'à un arbre et ramassa des ramilles et alluma le feu. Puis il rôtit la volaille, regarda satisfait les gouttes de graisse qui perlaient des pores de la peau dorée, mangea un grand morceau de pain, but, partit. Car il était loin de sentir de la fatigue, il ne voulait faire halte que bien avant dans l'intérieur de la steppe.

Il avait marché durant des heures peut-être, le soleil avait fracassé la moitié de la voûte du ciel, lorsqu'il rencontra quelques hommes las, ouvriers ou rôdeurs, qui lui demandèrent en gémissant un peu d'eau. Il dit tout de suite, qu'il n'en avait pas avec lui, puisqu'il avait cru qu'un ruisseau croiserait bientôt sa route. Les hommes décharnés se regardèrent avec des yeux hébétés, éclatèrent d'un rire grêle et demandèrent ensuite combien il y avait encore jusqu'à la localité prochaine et furent contents, lorsqu'il leur raconta qu'ils n'avaient plus qu'une heure de marche rapide. Ils touchèrent même les visières craquelées de leurs bonnets, car il les fixa peu bienveillant et soudainement bourru pour ne pas devoir entendre une seconde demande. Leurs silhouettes, petits ciseaux oscillants, s'enfoncèrent bientôt derrière le vallonnement des collines.

La steppe languissait de soif devant lui. Sous ses bottes qui tombaient comme des mottes de terre, la route résonnait sourdement. Les derniers arbres s'élevaient pauvrement de l'écorce crevassée du sol, il les laissa en arrière, sans s'en soucier. Mais la chaleur gisait partout, devenait une torture pour les membres, cruelle et indiciblement perfide. Ensuite elle coula comme une lessive bouillante sur le pays. Il enleva en soupirant le fichu bigarré de son cou, s'en essuya la sueur de la poitrine, prit le veston en main. Pourtant, son corps devint plus pesant et plus lourd sous les rayons meurtriers, auxquels il ne pouvait échapper nulle part. Le soleil le terrassait. Il n'y avait pas de défense contre lui, il pénétrait à travers les vêtements, la chemise, la peau. Il allumait le sang et le laissait refluer impuissant. On ne pouvait pas se révol-

ter on était une boule sans volonté dans les flots du vent qui se levait plein de chaleur. Il ne mangea rien, but et but encore. De sa poitrine très velue, l'eau jaillissait comme d'une forêt. Péniblement il chercha quatre branches et étendit son veston, glissa en dessous et s'endormit. Et dans le rêve qui le parcourut en fuite décroissante il chôma, sultan heureux, entouré de danseuses blanches.

Le soleil, couleur d'or foncé, brillait obliquement sur lui, lorsqu'il se réveilla et enleva le veston étendu avec son visage béant tout rond dans un baillement. Un grand insecte gluant suçait son bras. Il le souffla en crachant et fut un peu étonné que cette bête put encore vivre ici. Puis il mangea bruyamment le poulet et lança les os loin autour de lui, essuya avec le dos de la main les lèvres soulevées, lécha ensuite de nouveau la main. Il respira allégé, car le soleil ne gisait plus comme une poêle rougie sur son chapeau de paille. Il se tailla un bâton dans une des branches et se mit en route et marcha et marcha plus vite, durant des heures, jusqu'à ce que la nuit glissa petit à petit sur le drap gris de la steppe, les ténèbres l'enveloppèrent plus étroitement et tard le sommeil se bâtit un nid dans les branches mornes de son cerveau.

Le matin suivant, quelques nuages passèrent sur le ciel. Il se mit debout, mâcha un bout de fromage sec et partit de nouveau. Il n'avait jamais fait ce chemin à pied; enfant, il avait traversé une fois en voiture cette région, mais il ne se rappelait plus de ce voyage. Et puisqu'il songea à sa mère larmoyante qui lui avait souvent parlé de la solitude de cette route, il la chassa prestement de son souvenir. C'était ennuyeux de croire à sa vertu pitoyable, lorsque la vie éclatait en lui si large et si sanglante. Comme un tronc dégringolant, il précipita sa marche, mais la steppe devint maintenant une contre-attaque, un adversaire malin que l'on devait écraser. Quand il fit halte de nouveau, des bandes de corbeaux flottèrent près de lui. Par endroit, des mottes de terre sèche gisaient amoncelées au bord du chemin et il semblait que les vagabonds qu'il avait rencontrés hier s'en étaient fait des oreillers pour pouvoir dormir plus confortablement.

Dans le récipient de fer blanc, qui se trouvait au fond du sac, clapotait encore assez d'eau pour les jours suivants, mais il aurait aimé se laver dans un fleuve ou

au moins dans une pauvre rigole de ruisseau. Qui se rendait compte ici de la longueur d'une heure ? Regarder autour de soi restait un non-sens oiseux et après un moment il remarqua qu'il était de mauvaise humeur et aussi étrangement aigri. C'eut été mieux peut-être de rester dans le village, ne rien provoquer. Il aurait pu continuer à vivre tranquillement avec la femme et l'enfant ne l'aurait gêné en rien.

La journée plus claire gagna l'espace, mais la steppe s'étendait comme la lèpre. Pour entendre une fois quelque chose, il siffla, poussa un cri strident dans le bleu infiniment arrondi. La chaleur semblait vouloir mettre le feu à son chapeau de paille et ses membres dégouttaient de sueur. Immense était le brasier du pays roussi qui lançait ses amas de ruines au devant de lui comme des cendres. Le sol terne fatiguait les yeux qui auraient été contents avec l'apparition d'un petit arbre rabougri. Mais l'homme indomptable demeura obstiné dans son humiliation. Pensait-il aux joies de la ville, il lui coulait toujours encore un frisson de volupté dans la nuque. Les décombres devant lui ne signifiaient pas encore un vainqueur et lui, qui se fiait avec une assurance tranquille à sa force, n'était pas une chose détachée, jetée là et oubliée. Sa bouche grinça. Il courut aussi bien qu'il le put encore, il s'endormit, sac couleur de terre, à côté de la route.

Lorsqu'il se réveilla, il ressentit dans ses veines un vide inconnu jusqu'alors et déchira avec des dents affamées un morceau de pain et l'avala. Ensuite, il regarda en guettant autour de lui, car la solitude était devenue un mur pour ses sens. Au loin, il reconnut une ombre qui se transforma petit à petit en un homme s'approchant rapidement. Il s'assit de nouveau et attendit l'étranger, en buvant quelques gorgées du récipient. Le soleil tombait maintenant droit sur le visage osseux de l'homme au teint foncé. Tous les deux se turent. L'étranger chancelait comme un homme ivre, une des mains enfouie raide dans la poche de son vêtement, pieds-nus et déguenillé. Il vint ainsi tout près de lui.

As-tu de l'eau, quelque chose d'autre à boire ? cria-t-il très fort, regarda, suppliant et menaçant, l'homme qui était assis. Celui-ci se mit debout, répondit lentement qu'il n'en avait pas. Que lui voulait-il, d'ailleurs ? Pourquoi le regardait-il ainsi ? Qu'il s'en aille. Il fit

comme s'il était seul et détourna les yeux. L'étranger se posta alors devant lui, lui jeta âprement quelques mots au visage, cria qu'il mentait, il l'avait vu tout à l'heure boire dans un vase.

Il trouva facilement la riposte que c'était la dernière qu'il avait encore eue. Mais, il n'avait pas de compte à lui rendre. Qu'il se trotte.

Et avant qu'il pût bien réfléchir, l'étranger s'écarta de deux pas en arrière en gémissant et en riant égaré, tira un revolver de sa poche; la seconde se déroula enragée et déjà il eût la conscience du pire danger, sauta sur l'homme, le jeta à terre, voulut lui arracher l'arme. L'autre se défendit durement. Le combat devint plus âpre avec chaque attaque et choc et attouchement. Un coup de poing craqua dans la machoire de l'étranger, mais il était fort, il continua à lutter. Ils se mordirent comme deux chiens, s'abattirent, roulèrent sur le chemin, chacun assourdi par les cris de rage de l'autre. Leurs corps se jetaient l'un contre l'autre, se raidissaient dans la défense. Les regards se brisaient, l'arme était anguleuse et chaude. Un coup partit entre eux. L'étranger s'affaissa sur le dos et son visage se déchira dans une grimace douloureuse.

Le revolver dans la main, il restait là, subitement allégé et riant inconsciemment, les dents nues. Les secondes sifflèrent autour de lui et ne se démélèrent que lentement. Il cherchait déjà des yeux son sac, secouait la poussière de son pantalon en lambeaux, lorsque son regard tomba sur le râlant qui se roulait et se tordait devant lui. Une légère curiosité s'accumula en lui. Que lui-même n'eût qu'une égratignure qui brûlait un peu sur le dos de sa main, le réjouit. Il regarda hagard le souffrant, hésita, ouvrit les yeux tout grands, s'approcha de quelques pas. Un temps passa ainsi, terne et muet. L'étranger respirait péniblement, en balbutiant quelque chose d'incompréhensible. Sous sa chemise le sang jaillissait, se caillait sur les maigres touffes d'herbe. Il chancela, se pencha sur le blessé et ressentit sous ses propres côtes une oppression incohérente qui le remplissait de plus en plus. Qu'était cette chose ? L'être qui était là devant lui s'étirait et se contractait, un amas de membres torturés, dont la souffrance était profonde et apparentée à la mort. Jamais il n'avait vu la solitude et l'inexorabilité de la mort. Il regarda en détresse autour de lui. Il aurait voulu appeler quel-

qu'un, mais le désert gris de la steppe n'était que raideur sur la langue.

Il se jeta alors sur l'homme gémissant, le pria de le laisser ouvrir ses vêtements, déboucha fièvreusement la courroie qui entourait la taille de l'étranger et déboutonna le gilet et la chemise. Il vit le cercle de poudre autour de la blessure, de laquelle ruisselait le sang rouge et appuya les doigts sur l'ouverture pour arrêter l'écoulement, mais le malheureux criait comme un dément. Il courut de l'autre côté vers son sac, en tira le bidon d'eau et déchira un morceau de sa chemise, versa de l'eau dessus et lava la blessure. Puis, il porta le vase à la bouche du misérable. Celui-ci but quelques gorgées et ses lèvres tressaillirent mollement, déjà violettes.

Il sourit alors vaguement heureux, un sourire confus, car cet être était maintenant loin de ce qui était arrivé et une pauvre victime. Un frisson le parcourut, cependant que sa main, quelque chose d'étranger, frappait contre son front. Pareil à quelqu'un qui se noie dans un marais, il cria quelques mots, avoua qu'il n'avait pas voulu le tuer, lui faire autant de mal. Et il sut tout à coup plein de douleur que cet homme ne devait pas mourir, à aucun prix mourir. Puis il demanda en balbutiant, s'il n'entendait pas. Il guérira, il guérira bientôt.

Longtemps il lava encore la blessure, lui mit le sac sous la tête. Il s'assit près du souffrant, dont les traits décomposés ne lui semblèrent subitement plus repoussants et il regarda, fureteur, au-dessus de la steppe qui lui paraissait changée d'une certaine manière. Quelques oiseaux naviguaient dans le lointain et il aurait presque cru à un miracle, à un sauvetage étrange. Qu'est-ce qui adviendrait autrement du pauvre malheureux ? Il fatigua son cerveau, car il n'avait jamais appris comment on enlevait les balles de la chair humaine. De nouveau il découvrit la blessure qui ne saignait plus si fort. C'est alors seulement, qu'il remarqua que le soleil s'était presque couché. Le soir descendant brusquement charria les ténèbres sur l'étendue sans limites. Il attrapa comme un fuyard quelque chose en lui qui voulait disparaître et ainsi il demanda si la blessure faisait toujours aussi mal. L'autre écrasa un bégaiement entre les lèvres sèches.

Il n'avait pas voulu le tuer, cria-t-il désespéré.

Il lui aiderait, autant qu'il le pourrait. Le silence s'enfonça comme un couteau dans sa nuque et il grelotta, cependant qu'il couvrait l'étranger de son vêtement. La nuit tomba morne, une coupole de fer, infiniment lourde.

Il demeurait là, la main dans la main de l'étranger; le sommeil ne l'envahit pas. Une fois il frotta une allumette, en éclaira le visage déchiré par la douleur. Des nuages couraient par endroit sur le ciel ; il s'étonna du scintillement des étoiles et de leur feu doré qu'il croyait n'avoir jamais vu.

Lorsque le jour poignit doucement, l'étranger s'était calmé un peu et dormait. Il humecta ses lèvres avec des doigts mouillés qui reposèrent tremblants sur la peau gercée. Ce fut indiciblement long jusqu'à ce que le soleil fut lancé rouge au-dessus de l'horizon. L'herbe était couverte d'une rosée délicate et il se pencha, respira sa douceur faible, en posant ses joues dessus. La fraîcheur s'en alla graduellement. Il frotta l'humidité scintillante de ses mains et s'endormit penché en avant.

Les yeux de l'étranger étaient ouverts, quand il se réveilla et il sauta consterné sur ses pieds. Il saisit la main secouée par la fièvre et un regard brilla dans son attente non exaucée. Plein d'inquiétude, il demanda alors si cela allait mieux, un peu mieux. Et si la blessure ne faisait plus si mal. Oui, sortit péniblement la réponse, j'ai dormi.

Ne voulait-il pas boire de l'eau ? Il lui tendit le vase. Un peu d'eau. Oui. L'autre but avidement, se tordit, souffla qu'il allait périr là misérablement.

Il fut alors profondément troublé et comme découvert, cria à l'autre d'une voix aiguë et en jurant, qu'il n'allait pas mourir, qu'il n'était que lâche et faible. Puis, devenu plus tranquille, il s'offrit avec une humilité de serf de le porter à la maison ou bien au moins jusqu'à la ville prochaine.

Ma sœur habite dans la ville prochaine, dit l'étranger.

Ta sœur habite dans la ville prochaine, dans la ville prochaine. Il hocha la tête pensif, car il lui sembla qu'ils ne devaient jamais y arriver. Mais ensuite, il réfléchit qu'il ne devait pas y avoir si loin jusque là, il raidit ses membres et sentit qu'ils se gonflaient encore très fort sous ses vêtements. Il prit quelques bouchées

de pain et demanda encore s'il était encore loin jusqu'à un puits et s'il n'y avait pas de ferme dans les environs. On devait marcher deux jours pour atteindre un puits et des maisons, il n'y en avait pas dans cet endroit, dit le blessé et il redressa un peu son torse en se mordant les lèvres.

Autour des deux hommes béait la gueule immense de la steppe, creusée déjà profondément par la lumière. Le vent froufrouta subitement contre leurs figures et des vols d'oiseaux dispersés taillèrent des signes bizarres dans l'air.

Maintenant la souffrance de cet homme qui gémissait de nouveau l'épouvantait. Il lui demanda donc s'il n'avait pas faim, s'il ne devait pas mouiller du pain et lui en donner.

L'autre secoua seulement la tête, geignit. Il lui sembla alors que la seconde devait enfin s'éclaircir, se rasséréner et il saisit en lui-même l'assurance qu'il était fort. Il ne savait pas de quelle vigueur il disposait encore, mais ils ne pouvaient rester ici plus longtemps. Tout de suite, il allait prendre le blessé sur son dos. Quelque chose qui semblait déjà lointain, flamba de nouveau en lui. Il hésita, puis il demanda si sa sœur avait une chambre dans laquelle elle pouvait le soigner et quel âge elle avait, quel âge. Il attendit avidemment la réponse, dont le retard l'inquièta. N'entends-tu pas, poltron ? cria-t-il. N'entends-tu pas, ami ?

Le blessé dit en larmoyant qu'il n'était pas sourd, qu'il entendait bien. Sa sœur avait une maison où il y avait de tout. Elle l'accueillera, certes, puisqu'il était si misérable. Et puis il ajouta qu'elle était jeune, beaucoup plus jeune que lui, elle n'avait qu'un enfant de deux ans.

Durant des secondes il sourit plein de convoitise, pensa à des bras mous, mais ensuite, un dégoût de lui-même le remplit et il chassa cette pensée de sa conscience, comme une maladie, et dit consterné qu'ils devaient partir maintenant, mais avant il voulait panser de nouveau la blessure. L'étranger balbutia un remerciement qu'il ne put, par aucun geste, éloigner de lui. Il se sentait comme attrapé, il voulut bégayer quelque chose et regarda ailleurs, le long du chemin de steppe. Péniblement il se chargea ensuite du corps crispé par la douleur qui pendait lourd sur son dos.

Au début, le fardeau ne le gêna pas dans sa marche, mais bientôt il ressentit une lassitude irrésistible dans les membres. Il n'avait guère marché longtemps, mais la sueur du front s'accumula dans ses sourcils, dégoutta dans les yeux. Il ne put plus bien voir et dut prendre garde de ne pas s'écarter de la route. Le corps du blessé gisait comme une pierre rougie sur son dos. Et entravé ainsi et tiré à terre, il chancela quand même plus loin et s'encourageait et s'effrayait quand il trébuchait contre une pierre. Il voulait sans cesse oublier la fatigue et cherchait des yeux un arbre ou un homme. Mais il dut bientôt s'avouer que ses forces le lâchaient plus vite qu'il n'avait cru. Il posa donc le souffrant qui pleurait doucement sur le bord du chemin, pour pouvoir respirer plusieurs fois sans être chargé. Et après qu'il eût essuyé l'eau de ses yeux, bien que physiquement encore oppressé, il trouva quelques pauvres mots de consolation pour le malheureux. Car aujourd'hui, il voyait que lui aussi était très petit et mal défendu devant l'infini du paysage. Lorsqu'il mouilla de nouveau la compresse, il ne sût pas que c'était de l'humilité ce qui l'envahit, quand il aperçut au cou de l'étranger une petite croix de cuivre attachée par un fil rouge. Il la tint et la retourna un petit moment entre ses doigts grossiers et pour la première fois quelque peu égayé par le bleu profond du ciel, il eût l'impression qu'il avait dû déteindre sur son visage et il passa les doigts sur le menton, les regarda étonné.

Afin de calmer sa soif, il mangea une bouchée. Le blessé gisait là immobile. De nouveau il le hissa sur son dos et poursuivit la bande sinueuse du chemin qui semblait flotter légèrement au gré du vent. Le silence régnait sourdement dans ses oreilles, il n'entendait que son propre halètement. Un arbre chétif s'agita une fois, loin à l'écart du chemin, en mouvant ses branches comme des pieds d'araignée. La route devant lui s'étendait infinie, comme si elle avait été tracée tout autour de l'éternité. Il aurait préféré commencer à courir, si ses membres impuissants n'avaient pas pendu comme du plomb autour de lui.

Tout à coup, il s'écroula en jurant. Un caillou anguleux lui était entré dans le genou et il suça le sang et s'en alla, son camarade comme une enfant sur ses bras inquiets. Mais cela aussi il ne le put supporter

longtemps, car il trébuchait et chancelait sans cesse et de nouveau il dut faire halte. Puis, il vola encore un bout de route et de nouveau son haleine n'étant que buée chaude et épuisante, si bien qu'il fût obligé de s'arrêter pour demander au blessé s'il ne voulait pas boire aussi un peu d'eau. La gorge lui était sèche et amère et il avait très faim ; presqu'inconsciemment il saisit un morceau de pain et le dévora. Tourmenté ainsi, il ne s'approcha que du soir. Il soigna l'étranger, lava la blessure. Bientôt après, le sommeil le terrassa près de l'autre. Durant la nuit il se réveilla et pensa à la petite croix de cuivre. Des syllabes tremblottantes, comme échappées d'un puits ténébreux, se détachèrent de ses lèvres. Quelque part en lui, il y avait un Dieu.

Dès le matin, il réveilla avec des mots pressés le malheureux, gémissant dans son sommeil. Ils devaient partir, partir tout de suite.

L'autre s'étira, demanda quelque chose à manger. Oui, il y avait encore du pain et du fromage et un peu de viande sèche. Il pouvait avoir tout. Il sortit de son sac quelques croûtes flétries, fut content de voir le blessé se tourner sur un côté et commencer à manger tranquillement. Cela ne pouvait plus durer longtemps jusqu'à ce qu'ils atteignissent un puits et de là, la ville aussi ne devait plus être très loin.

Mais le blessé éclata d'un rire qui sonna comme de l'acier aiguisé, puis il pleura et dit que c'était encore loin jusqu'au puits et de là, il fallait courir durement pendant trois jours pour arriver à la ville. Il avalait avidement les bouchées entre les mots, puis il ajouta lentement que cela n'allait pas mieux pour lui.

Pas mieux ? Il balbutia la question qui était pleine de consternation. La douleur s'était tirée toute dans la hanche, mais il n'en échappera quand même pas, dit l'étranger. Et après des secondes tourmentées il dit encore qu'il devait aussi manger un peu, autrement ils allaient pourrir tous les deux là, avant qu'un voyageur passât sur la route.

Il secoua la tête. Non, il n'avait vraiment pas faim, mais il mangerait un petit morceau de pain. Il en rompit une bouchée et poursuivit avec des regards furieux la bande du chemin s'écoulant dans le lointain. Et sa voix ne fut qu'hésitation rauque, quand il demanda : Ne crois-tu pas que nous rencontrerons des gens ?

Peut-être, répliqua le souffrant qui avait défait lui-

même son pansement et louchait vers sa blessure. Mais peu de gens se décidaient à prendre cette route. Habituellement, ils préféraient de longs détours.

La blessure béait dans un cercle rouge et enflammé. Lorsqu'il vit cela, il s'effraya et se frappa la poitrine avec les poings. Il s'efforça d'appliquer le pansement le moins douloureusement possible. L'étranger le regarda bizarrement, puis il dit que la balle avait grandi d'une manière inquiétante en lui. Il lui semblait qu'elle remplissait tout son corps.

Il tourna les yeux vers le ciel couvert de nuages qui s'étendait, tel un pont sinistre, vers une région qui n'était maintenant pour lui que l'image folle d'un désespoir muet. Cependant qu'il emballait les restes de nourriture dans le sac, il demanda hésitant s'il allait bien pleuvoir. La chaleur était devenue de nouveau intolérable. Les nuages se disperseront, fut la réponse accablante de l'autre.

Lui, dont les yeux flamboyaient comme en colère et en rage étouffée, se glissa sous le blessé et il se rendit soudainement compte que la souffrance pitoyable de ces instants ne valait rien devant l'énormité de la vie. Et ainsi il portait en lui une résignation calme lorsque le soleil déchiqueta tous les nuages et brûla de nouveau. Plus souvent que durant la matinée, il dut s'arrêter. Plein d'espoir il courut vers quelques arbres, croyant qu'ils étaient arrivés au puits. Dans l'ombre rare, ils se reposèrent un moment et les branches maigres et estropiées étaient une grâce imméritée et comme une caresse divine. Avant de partir, ses doigts jouèrent amoureusement sur l'écorce rude et noueuse, cependant que les feuilles lui paraissaient de bonnes mains protectrices, dont il était indigne.

Ensuite les heures rampèrent vides et sanglantes auprès d'eux, mais il lui semblait que si quelqu'un avait dévoilé un secret. Le ciel bleu flamboyant et la steppe roussie se transformèrent devant ses sens. Au fond, il ne savait pas pourquoi ses membres lui faisaient si mal, car le fardeau qu'il portait devenait avec chaque pas plus léger. L'étranger lui dit qu'il était très pâle. Il prit alors le bidon d'eau et en but une goutte.

Ils avaient mis encore un bout de chemin derrière eux. Le blessé gémit; il s'agenouilla à côté de lui et vit apparaître loin sur la route une ombre qu'il recon-

nut bientôt être un véhicule qui approchait. Un tremblement le saisit et il leva la main à son front. Ce n'était pas une illusion, une grande voiture roulait vers eux, à moins d'une lieue. Un rire bruyant sortit de lui, il secoua le bras du blessé qui s'était à peine assoupi, lui demanda ce qu'il y avait à faire. Devaient-ils se coucher en travers du chemin ? Cent possibilités de sauvetage jaillirent dans son cerveau. Devaient-ils menacer le cocher du révolver ? Ne rien lui faire, seulement lui demander de les mener jusqu'à la ville prochaine ? Mais alors on pouvait les prendre pour des vagabonds, des voleurs. Ils décidèrent d'appeler au secours de loin. Leurs membres flageolaient de joie fiévreuse et de peur.

La voiture gronda tout près, la poussière bouillonna autour de la route. Ils entendirent des voix qui leur parurent irréelles. Le blessé s'accrocha étroitement à son dos. Son corps était une fronde tendue. Il héla alors le cocher, cria qu'ils avaient eu un accident et qu'ils ne pouvaient plus continuer leur route. Il implorait pitié pour le blessé.

Personne ne répondit. Les appels furent piétinés misérablement par les sabots retombant lourdement.

Ayez pitié de nous ! cria-t-il. Ayez pitié ! Nous ne vous faisons pas de mal. Nous implorons seulement votre pitié ! Il vit comment le cocher se tourna vers les trois hommes qui étaient assis dans la voiture, armés de fusils, comment la course des chevaux s'accéléra. Le nuage de poussière frappa âprement ses yeux.

Ayez pitié de nous ! cria-t-il encore une fois. Mais la voiture ne s'arrêta pas. Il se rua alors sur le marche-pied, saisit une anse, la serra, courba le dos chargé. Un choc terrible ébranla son corps, un coup de fouet lui coupa les mains, il se défendit, un poing gronda contre sa poitrine. Il tomba en arrière, se releva, saisit encore une fois la voiture, de laquelle lui sifflèrent dans l'oreille seulement des mots d'injure. La crosse d'un fusil tomba si fort contre son front qu'il chavira et perdit presque conscience.

Le véhicule s'éloigna. Le blessé gisait près de lui dans la poussière du chemin, jurait et pleurait. Il était pétrifié, dans sa tête il bruissait confusément. Longtemps il ne dit rien, ensuite seulement il se rappela combien lourdement il était tombé et combien son compagnon en avait dû souffrir. Il le releva avec soin

et le coucha sur un endroit où l'herbe, une fourrure râpée, était un peu plus drue. Il lava la blessure; il balbutiait des consolations, quand le souffrant criait de douleur. Le corps enflammé était une blessure se propageant loin tout autour et le pauvre gémissait tout le temps qu'il ne pouvait plus supporter cette brûlure.

Il lui donna la dernière goutte d'eau, prit une petite croûte de pain dans la bouche et partit, cependant que le souffrant ballotait le long de son dos comme un paquet de hardes. Le soir vint. Il gémissait et courait. Le soleil avait élevé un bûcher entre les nuages, brillait rouge puis il plongea derrière l'étendue de la steppe et jeta un reflet en arrière. Il s'arrêta et regarda à grands yeux le miracle. Ensuite il courut plus vite, durant des heures jusqu'à ce qu'il vît dans le lointain les poutres noires d'un puits à bascule. Alors il ralentit ses pas. Une heure passa avant qu'ils y arrivèrent et burent. L'eau était une consolation et un attouchement plein de grâce.

L'aube prochaine, qui s'élança au-dessus des alentours en détresse, scintilla vitreuse et intacte, mais le souffle de la terre demeura un tâtonnement tendre. Il remplit la gourde d'eau, cependant que ses regards brillaient humides, soigna le blessé et le prit sur son dos. Des nuages blancs se glissèrent alors sur le ciel. La chaleur était plus supportable et, comme des cloches rangées autour du puits, les arbres sonnaient clairement dans le vent. Bientôt de nouveaux groupes d'arbres émergèrent dans le lointain, se tenant devant lui comme des saints égarés. Bien que la souffrance de l'autre homme brûlât aussi dans lui, tous les arbres lui semblaient être plus près et comme apparentés. Ici la route n'était plus une motte de terre, attachée et nouée autour de ses jambes, elle glissait en arrière sous lui.

Mais comme ils avaient de nouveau fait halte plusieurs fois, il ne restait presque rien des provisions. Et il fut profondément confondu, lorsque le blessé lui demanda si c'était là tout ce qu'il avait encore avec lui et qu'il dût répondre évasivement à la question. Il ne put que regarder ses doigts rudes et ajouter qu'il était très rassasié, très rassasié.

Et bientôt il porta de nouveau le compagnon qui se contractait en convulsions sur son dos, en geignant comme un animal. Plus tôt qu'autre fois, il attendait

la nuit qui s'engouffra hésitante dans les arbres rares. Puis, le feuillage pendit comme une aile sur les ténèbres. Le blessé râlait. Il s'effraya de la blessure qui s'ouvrait écarlate. L'obscurité ruissela ensuite épaisse sur le ciel, aucune étoile ne la rompit. Il fit froid. Il veillait et entendait les plaintes du camarade. Tard, après qu'il eût fixé longtemps le noir, ses paupières se fermèrent.

Un coup de feu l'arracha à son sommeil. L'obscurité lui coula comme de la poix dans les yeux, il fouetta avec ses bras autour de lui, s'arrêta épouvanté, se redressa, chancela. Il avança en trébuchant et cria. Il écouta. Cela sentait âcre. Rien ne bougeait et la solitude se dressait grande et dure autour de lui. Il tira les allumettes de sa poche, en alluma une, chavira et tomba à genoux. La lumière jaune s'éteignit. Il alluma une seconde, se poussa en avant sur les genoux et se pencha et éclaira avec des mains tremblantes le visage du mort, des tempes duquel s'écoulait du sang.

Qu'as-tu fait, mon pauvre ? cria-t-il et il secoua la poitrine lâche, posa l'oreille sur elle, dont la dernière chaleur s'en allait, cependant que le noir l'envahissait de nouveau et que chaque son se noyait pauvre et menu dans l'étendue de la steppe. Et son cri résonna de nouveau et de nouveau tout demeura froid et sourd. Il se tut. La douleur se déchira alors en lui, il tomba sur le mort et sanglota douloureusement, Le camarade gisait là, tué et raide et la nuit se pressait intense autour de lui. De grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Il crût reconnaître une ombre gigantesque tout près, s'effraya, mit les mains devant le front. Il s'agenouilla grelottant près du cadavre, jusqu'à ce que l'aube se levât lentement. La tête trouée le fixait comme un lambeau chiffonné de frayeur. Toute idée fondait, un suintement impuissant et lointain. Il contracta tout son corps pour pouvoir penser. Non, il ne pouvait pas le laisser ici. Il examina ses mains. Elles n'étaient pas devenues assez dures pour pouvoir servir de bêche et il n'avait pas d'autre outil avec lui. Les corbeaux ne devaient pas déchiqueter ce corps.

Il se leva, regarda autour de lui et il lui sembla que, là, quatre arbres s'approchaient. Il sourit alors. Mais c'était une illusion. Seules des ailes claires d'oiseaux scintillaient au loin et le vent se balançait comme des camarades de jeu.

Au delà du mort la steppe fuyait incommensurable. Il s'étonna dans son chagrin, hissa le cadavre sur le dos, abandonna le sac et continua la même route, car il voulait porter le mort en ville, le faire enterrer là.

De nouveau l'air ne charria que chaleur sur ses membres, mais le cadavre, dont la tête pesait sur son épaule, lui parut plus léger. Il marcha plus lentement, se retourna, car il avait peur que l'inanimé ne tombât. Lorsqu'il se reposait, il regardait dans le visage grimaçant et de l'autre côté dans la voûte profonde du ciel, dont le silence, symbole avançant vers lui, bourdonnait comme un orgue. Il était surpris, car pour la première fois il vit que son chemin, ce fleuve mystérieux qui le portait, débouchait loin là dans le ciel, reliait le paysage avec l'infini.

Il sentit alors comme la faim et la soif le creusaient, fit un geste de défense avec la main et poursuivit son voyage, en posant soigneusement les bras du mort autour de son cou. Puis il dit à voix basse au muet: Je ne voulais pas te tuer. Et il renforça cela d'un hochement de tête. Bientôt il arriva au puits et sirota l'eau à même le seau. C'était tard dans l'après midi, le crépuscule soufflait déjà. Il s'endormit et ne se réveilla que lorsque de blanches étoiles filantes fendillèrent le réseau du ciel. Il gisait là raide, la main du mort dans la sienne. Il se sentait profondément coupable et réprouvable et pensa à la femme qui l'avait supplié de rester chez elle, quand, il y a quelques jours, il était parti du village. Mais tout cela était enseveli par ce qui était arrivé, était loin.

Depuis longtemps déjà, il portait son fardeau, lorsque le jour s'élança, couvert de nuages. Le soleil, une boule violette géante, se précipita à travers la fenêtre de l'aube et la fit voler en éclats brillants. La steppe leva son visage vers Dieu et se transfigura. Il s'arrêta et reconnut la nouvelle révélation. De nouveau il partit, alla vers une direction et perdit le chemin auquel il avait été si longtemps lié et ne s'en soucia pas. Des cercles luisants, qu'un vautour énorme traçait dans le ciel, éclairaient encore plus l'air. Il ne mangea pas une bouchée, parfois seulement il caressait les cheveux du mort.

Ainsi il pénétra des jours de suite dans la steppe, sans fatigue et détaché de sa vie passée, reposant la nuit accroupi près de son fardeau. Dans la région qu'il

atteignit enfin, l'herbe poussait plus haute et chantait autour de ses pas. Les fleurs étaient une lueur tendre et une contemplation calme autour des sentiers invisibles. De temps à autre, il buvait dans des petites veines de source qui serpentaient séraphiquement, cependant que les oiseaux le survolaient comme des banderoles. Il s'étonna, secoua la tête levée, sourit. Et ses regards étaient perdus au loin, tandis que ses mains pâlies flottaient devant lui.

Le temps l'enveloppa clair. La steppe le souleva dans sa marée inconnue.

Oscar Walter Cisek

(Traduit de l'Allemand par Nelly Gheorghiu)

Chroniques

EXPERIENCE MYSTIQUE ET EXPERIENCE POETIQUE

(A PROPOS DE PIERRE-JEAN-JOUVE)

M. Bergson cherche les deux sources de la morale et de la religion. Peut-être serait-on également autorisé à parler des deux sources de la poésie. Car il y a une poésie qui est magie et une autre qui est religion.

La première n'est pas exaltation lyrique, ni ce cri déchirant que vous arrache Dieu quand il vous saisit. Elle est tournée au contraire vers le dehors ; elle est action et action rituelle : la formule rythmée fait éclater l'orage, dirige le soleil, suscite l'amour, déchaîne la mort. Certes, il ne s'agit plus, pour le poète d'aujourd'hui, d'agir sur les éléments de la nature et d'ordonner le monde selon la musique de son désir ; mais pour le moderne sorcier d'endormir les puissances raisonnables de l'homme et de recréer l'univers spirituel selon sa volonté thaumaturgique.

La seconde est chant mystique. Les rites initiatiques ont tué la nature animale et sensible, brisé l'homme profane, et, à la place, ont fait jaillir la folie sacrée, ont fait naître le Dieu barbare qui vous conquiert, vous fait danser, crier. . et chanter. Car l'extase commence, mais ne s'achève pas en mots inarticulés, incohérents ; elle finit en poésie.

On retrouverait les dernières survivances, bien dégradées, de la première poésie dans la versification parnassienne qui est, avant tout, évocation et enchantement. De la seconde, dans le lyrisme romantique, épanchement d'une âme qui ne peut plus retenir le déchaînement en elle de je ne sais quelles forces mystérieuses. Mais il y a loin des vers d'un Hérédia ou d'une Marceline Desbordes-Valmore aux cérémonies magiques ou religieuses des primitifs. Ne pourrait on pas retrouver, dans la poésie moderne, sous une forme plus pure, ces deux expériences éternelles, l'expérience magique, l'expérience mystique ?

Il y a, dans Rimbaud, un effort désespéré pour recréer ce

monde selon les normes d'une sensibilité créatrice qui relève certainement de la pure magie. Et je veux chercher ici, à travers les *Noces* de Pierre-Jean-Jouve, dans quelle mesure la poésie coïncide avec le mysticisme.

*
* *

Mais il faut noter d'abord qu'il y a deux grands types de mystiques: le type philosophique et le type religieux.

Le platonicien considère le monde où il vit comme un monde d'illusions, pâle copie de celui de Idées, seule réalité véritable. Il fermera donc, obstinément, ses organes des sens aux images trompeuses et, porté par l'élan de l'amour, ou s'aidant des mathématiques pures, il dressera son esprit jusqu'à la contemplation de l'intelligible. Il remontera la pente de l'émanation ; il ira, de renoncements en renoncements, jusqu'à l'Unité absolue. Le christianisme remplacera cette unité froide et abstraite par une réalité torrentielle, celle du Christ glorieux. La mystique prendra ainsi un caractère autrement pathétique, puisque la libération du monde sensible devient lutte contre les démons et que la contemplation des idées fait place à une déification.

La mystique de Mallarmé s'apparente à celle de Platon : « En réfléchissant sur sa hantise poétique, écrit M. Thibaudet, il a, de son propre fond, repris, avec une singulière fraîcheur, quelques unes des attitudes natives qui donnèrent lieu à l'idéalisme platonien... Il croyait naturellement à un monde des essences... Sa pensée revenait toujours à cette attitude de l'idéaliste naïf qui, derrière chaque phénomène, voit les avenues d'un monde antérieur, immuable, tout cristal et pureté, et dont sous nos yeux

Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs. »

La mystique de Jouve au contraire est religieuse.

Or tout l'art de Mallarmé n'a abouti qu'à la page blanche. Irrité contre la matière, puisque négation de l'idée, et cependant poète, il lui fallait bien, une fois l'idée contemplée, l'incarner en quelque corps qui fut doux à caresser. Mais cette incarnation est, à nouveau, une descente et ainsi, balloté entre ces deux mouvements contraires, l'un, mystique, qui monte vers les essences spirituelles, l'autre, poétique, qui est amour de la matière, et atterré de ne pouvoir répondre à un problème qui se pose en termes si contradictoires, Mallarmé donnera finalement raison au geste de Platon qui, parce qu'idéaliste, chassait les poètes de la République.

La religion — en modifiant les termes du problème mystique — permettra-t-elle de résoudre l'aporie de la création poétique ?

Il peut sembler au permier abord que non. La mystique religieuse commence par être une ascèse. Elle considère les organes des sens comme les portes du péché: il faut donc « boucher » ses yeux, ses oreilles, s'arracher au monde et par cela même, nous tournons le dos à la poésie, qui est sensualité et recherche charnelle. L'intuition mystique du chrétien est ineffable: aucun mot ne peut traduire l'étreinte d'une âme humaine et de son Dieu ; Angèle de Foligno quand elle relit les mots qu'elle a dictés dans son extase, crie au blasphème. Lorsque le poète tentera, à son tour, l'aventure et reviendra du pays du silence, ne sentira t-il pas l'horrible comédie du langage, sans lequel pourtant il n'y a pas de poésie ?

Mais le mysticisme se déploie sur plusieurs plans. Du Dieu, où il s'est évanoui, le poète regarde le monde, un monde purifié, diminué sans doute — mais diminué de toute la laideur qu'y a introduite le mal — et par ailleurs chargé des plus lourds secrets et devenu tout entier hiéroglyphe et symbole .Le poète voit le monde comme Dieu le pense ou le veut, c'est-à-dire dans sa beauté cachée. Et ainsi l'expérience mystique s'achève en poésie.

*
* *

Il n'y a pas, chez Jouve, ce que l'on trouverait chez St-Jean de la Croix, la poésie des ténèbres, le double lyrisme de la Nuit et de la Mort. Les mains tatonnantes ne s'agrippent pas à Dieu à travers l'obscurité, la détresse, — le désert nu de la Foi. Le Dieu de Jouve est flamme au contraire et on l'atteint par un chemin de Feu.

Pas d'ascèse donc dans ces poèmes. Pas de renoncement : ni la nuit des sens ni celle de l'intelligence. En vain Jouve maudit-il la terre, où la paix est aussi terrible que la guerre; il reste en lui la nostalgie de cette terre, le goût trouble de la volupté. Il ne veut rien perdre, rien, même pas les filles de Virgile avec leurs triangles ombreux. Tout sauver au contraire, tout tirer avec lui, pour le porter en Dieu. Parfois, « l'odeur du sexe » n'est rien

à l'âme obscure et qui se meut
Vers un autre pouvoir et vers une autre touche
D'adoration.

Mais d'autres jours,

Tout est un, et un en un, et tout en un

Tout et par conséquent l'odeur du sexe, aussi le vertige de l'étreinte. Il flotte autour de l'expérience divine de Jouve, particulièrement dans ses derniers poèmes, un halo de désirs charnels, une vague frange de sexualité. Non point qu'il dialogue avec le mystère dans le langage amoureux cher à Ruysbroeck l'Admirable ou à Marie Alacoque: c'est la femme elle-même, avec son sexe, la chaleur de ses aisselles, le parfum de ses cuisses ouvertes qu'il entraine dans son ascension.

Il y a là le premier élément d'originalité de cette expérience mystique. Mais, plutôt que d'épousailles mystiques, les vers de notre poète forment l'épopée du Retour. Le péché, c'est le temps et cette lente cristallisation du temps en nous: la mémoire. Le salut consiste à revenir en arrière. Triple remontée, triple retour:

Des soirs où souffle le vent noir, où les nuages masquent l'Hécate triple, des midis lourds de soleil et touchés déjà de l'aile de la mort, aux matins légers, aux aubes translucides,

Quand la rosée divine brille sur l'origine
Quand le jour, le bleu, le vert, l'éclair et l'espoir
Et le transparent sol...
Se reforment comme des biens purs et rieurs.

De la vieillesse épuisée de l'homme, de sa maturité fièvreuse au bonheur tranquille de l'enfance, à la pureté édenique des premières années, à cette douceur calme, qui cachée, gît pourtant au fin fond de nous;

Retour enfin à la naissance du monde, et par dela le déluge et la chute, les guerres antiques et le machinisme moderne, par dela ce monde qui sent l'essence, le sang tiède, le cuir tanné et la misère, à la douceur du premier matin vierge.

Bien entendu, selon le principe même de l'occultisme, par de subtiles analogies ces trois mouvements se correspondent. Et c'est la seconde originalité de l'expérience de Jouve.

Le voici maintenant perdu en Dieu. Ce qui manquait, on s'en souvient, à l'idéalisme de Mallarmé, c'était le mystère de l'Incarnation. Ce que nous réclamons de Jouve, c'est de sauver la matière à l'intérieur même de l'Esprit le plus absolu. Il lui faut arrivé au centre divin, y découvrir ce que St Jean appelait : « la grande joie du réveil »: « voir par Dieu les créatures ». C'est la valeur poétique de l'expérience mystique qui est ici en jeu :

Voir un univers dans un grain de sable
Et dans une fleur sauvage le ciel.

Le poète passe de la laideur des choses, de leur opacité (« *Son ciel n'est pas lucide...* etc. ») à la transparence, à la découverte de richesses inconnues, à la révélation d'une neuve beauté: « *La couleur du monde est chose miraculeuse* ». Il y a même chez Jouve un mot qui, en dehors de toute influence, rappelle étrangement celui de St-Jean, cité tout à l'heure: « *pour voir des choses la figure des choses en Dieu...* »

Sous nos yeux, peu à peu, la métamorphose s'opère: les vers du poète dissipent les ombres, transpercent les volumes, rendent la dureté lucide, éclaircissent les hommes. La nature et l'invisible communient : dans les cimetières moussus les Mânes font l'amour sans même déranger les oiseaux; les anges frôlent de leurs grandes ailes les cheminées d'usine qui fument dans l'adoration;

Un monde plus vrai de dix tons plus brillant...
Un monde partout luisant de grandioses rayons

transparait lentement au dedans de l'autre. Poésie bonne à dire dans le silence de son cœur, parce qu'elle fait fluer en vous un peu du bonheur miraculeux qu'elle exprime.

*
* *

Ce qui caractérise la tendance poétique, c'est le désir d'entrer dans la quatrième dimension de l'univers, la volonté de ne pas s'arrêter à la superficie colorée des objets, mais de pénétrer par un effort d'intuition sympathique, jusqu'à leur signification profonde. Nous voulons voir le double spirituel des choses.

Ce qui caractérise la réussite mystique, c'est de vaincre ce que la matière oppose de dureté et de méchanceté à cette aspiration; c'est, en nous permettant de contempler le monde à travers la lumière divine, de ressusciter dans l'homme moderne les sensations d'Adam ou d'Eve avant la chute.

Ainsi — l'art de Jouve nous le montre, qui en est comme l'écho lyrique, — l'expérience mystique achève et réalise l'aspiration poétique. Elle reste par conséquent aujourd'hui comme elle le fut chez les barbares d'autrefois, à côté de l'incantation magique, l'une des deux grandes sources de la poésie éternelle.

Roger BASTIDE.

FRANÇOIS MAURIAC A LA *REVUE DU SIECLE*

On pourrait comparer bien des numéros spéciaux parus depuis dix ans à une réception dans un cercle. Il y a l'hôte d'honneur; et pour le fêter tous les ornements de la maison ont été conviés. La réception prend une allure symbolique. L'hommage revêt le sens d'une manifestation tendancieuse et c'est ce qui importe sans doute. L'impartialité n'est pas faite pour nous. Nous choisissons nos invités, nous les traitons à notre manière. N'est-il pas loyal de l'admettre ?

A vrai dire, j'ai d'abord éprouvé quelqu'inquiétude à lire M. de Catalogne dans son rôle d'appariteur ou de maître de la cérémonie. Il plaide en faveur de Mauriac « contre les exagérations d'une sincérité que cache mal un dilettantisme malsain. » Voilà qui laisse voir le bout de l'oreille. J'ai cru, au début, d'un sermon de carême ou à une imitation de M. l'Abbé Bethléem. Il s'agit bien de quelques interdictions; mais elles ne serviront de rien. Les enfants terribles forceront au besoin la serrure du cabinet défendu. En cette matière je me méfie des conseils de prudence autant que des invitations à la perversité; tout cela est du même ordre. Et combien cela est vain ! Et, au surplus, étranger au propos même de l'écrivain, quelque mine il se donne. Je dénie à M. de Catalogne le droit d'écrire comme il le fait en se réclamant de Meredith, Hardy, Tolstoï et Tourgueniev. Il ne sert de rien de formuler droits et devoirs de l'écrivain; de Pétrone à Sainte Thérèse il y a place pour trop de genres. Avec la complaisance intéressée de M. de Catalogne, nulle impossibilité de trouver dans le catholicisme même de Mauriac certain « dilettantisme malsain ». On infirme ainsi à vouloir trop prouver.

M. Charles du Bos a dit ailleurs tout ce que le génie d'un Mauriac pouvait devoir à la catégorie du catholique — consubstantielle à son œuvre — et il a su le faire sans ramener le romancier à un niveau de littérature inoffensive. Mais encore faudrait-il savoir si chez Mauriac le catholique a le pas sur l'écrivain, ou l'inverse ? Question d'exégèse que nous ne voulons qu'effleurer au passage. M. Jean Schlumberger a, au surplus, élucidé qu'*un roman pouvait être chrétien sans mettre en scène ni la sainteté, ni la vertu, mais en révélant les acheminements*. Mais l'on soutiendrait volontiers que lorsqu'il avoisine les sommets, le romancier du *Nœud de Vipères* ne garde du catholicisme que la référence qui marque chacun de ses personnages.

« Mauriac descend de Pascal, de Baudelaire, de Barrès », écrit authentiquement M. Henri Ghéon. « A ces êtres distincts de lui, il infuse son sang, sa sensualité, sa passion, sa misère, sa honte, sa morosité et son amertume ». Ainsi se dégage, peu à peu, le vrai Mauriac avec ce trait essentiel de ses romans précisé par M. Jean Héritier: « Il y manifeste aussi le goût corrosif tout ensemble et non dénué de complaisance pour ces péchés que, pourtant, il déteste ». « Un Gide catholique, mais un Gide qui a l'effroi et non la délectation du péché ». Au tribut de l'admiration se mêleront les réserves qui accusent les différences entre celui à qui s'adresse l'hommage et ceux qui le rendent. A vrai dire, ces réserves apportent les retouches souhaitées par les goûts personnels de chacun. Elles ne contestent pas la personnalité de François Mauriac; elles contribuent même à l'analyser. « On souhaiterait que les personnages... aient enfin la joie de leurs gestes et de leur corps, oui, qu'ils se débarrassent de ce gilet de flanelle qui sûrement doit les enserrer;.. qu'ils perdent ce sens mortel du péché, qu'ils n'aient pas honte de leurs amours, qu'ils veuillent rencontrer fraternellement d'autres hommes que ceux de leur milieu. Ils n'en seraient pas moins dignes de Dieu. » A ce souhait de M. Eugène Dabit, M. Guy Mazeline répond en arguant des exigences qu'entraîne toute l'architecture de l'œuvre et son unité : « Je vois que ces personnages, dans les obligations, dans les querelles, dans les liens, font partie d'un monument périptère, que l'on ne pourrait détacher une des colonnes, qu'elles ont chacune le même grain, la même patine, qu'elles n'ont pas toutes le même emploi dans l'équilibre de la masse, mais que chacune d'elles, cependant concourt à l'harmonie de l'ensemble, qu'ainsi intégrées elles permettent l'apport continuel, la montée. »

Une œuvre conduite par la main d'un Mauriac est donc ce qu'elle est. Il faut l'accepter dans son tout, dans sa nécessité du tout, ou la refuser. Une personnalité comme la sienne ne s'ampute pas où elle veut, et où l'on voudrait. Certains vœux de la critique ont vite fait de méconnaitre la totalité d'un être, l'interdépendance de composantes; ils méconnaissent alors aussi que ce qu'ils voudraient corriger, adoucir ou supprimer constitue en réalité le caractère.

On peut intenter des procès de même nature aux personnages d'un auteur; et c'est le cas de M. Pierre Chardon quand il s'en prend à Thérèse Desqueyroux. Le critique n'apporte alors pour argument que celui d'un écrivain concurrent — si l'on peut dire — et c'est pour son compte qu'il voudrait récrire le livre, c'est en fonction de lui-même et de sa connaissance de l'humain qu'il l'envisage. Or notre connaissance de l'humain garde quelque

chose d'unique et d'hermétique aux autres. Mêmes griefs de M. Eugénio d'Ors qui, rapide, réclame des anges-gardiens parmi les personnages de Mauriac.

Une œuvre décisive se reconnait précisément aux gênes qu'elle fait éprouver; et le malaise qu'avouent bien des lecteurs provient peut-être de ce qu'ils ne sauraient être touchés par l'essentiel. Comme l'écrit Daniel-Rops, qui ne possède le sens du péché « doit se résigner à ne voir dans ces livres que l'anecdote ». Mauriac ne s'ouvre donc vraiment qu'à des cœurs formés comme le sien.

Aussi est-il possible que sous des plumes catholiques l'hommage à Mauriac s'enrichisse de résonances plus profondes. Sans doute une plus grande intelligence, une plus profonde entente est-elle permise à ceux qui écrivent, tel M. Jean de Fabrègues « Le Christ n'est pas venu pour qu'on bafoue la chair, mais pour qu'on l'aime mieux. » La psychologie des personnages de Mauriac, l'esthétique de son œuvre reposent sur les postulats d'une philosophie chrétienne. Ils en dégagent tout ce qui est impliqué de fort, de douloureux et de poignant. Sans cette communauté de foi et de sensibilité religieuse, le cas de Mauriac comporte bien des zones obscures ou d'apparence faibles. Telle est peut-être la leçon de ce numéro spécial qui a groupé des témoignages avec un éclectisme réussi.

Pierre D'EXIDEUIL.

LA POESIE

LA CINQUIÈME SAISON, par *Jean Hytier*. Editions des Cahiers du Sud.

Il est à peu près impossible de parler du recueil de poèmes que vient de publier Jean Hytier sans évoquer d'abord son activité antérieure. Elle a marqué une date, il y a quelque dix ans, à l'époque où il dirigeait une vaillante petite revue qui s'appelait gaillardement *Le Mouton Blanc*, entendant signifier, jusque par son titre, qu'elle travaillait à la constatation et instauration d'un « classicisme moderne ». Peut-être ce mouvement fut-il déclanché mal à propos, je veux dire prématurément, à l'heure où l'effervescence née de la guerre et du trouble qui la suivit donna toute sa chance à l'utile insurrection du surréalisme. Mais on peut penser qu'il eût été bon aussi qu'une action comme celle du *Mouton Blanc* se poursuivît : elle eût exercé une force de résistance profitable à l'art poétique, et, sans doute influencée en retour, elle eût été à même d'intégrer dans sa rigueur les efforts nouveaux-nés et les découvertes, après les avoir digérés, comme il convient à un appétit de classicisme.

Rien ne nous manque autant qu'un laboratoire vivant des techniques. Il est de bon ton aujourd'hui de se moquer d'un pareil souci mais la lacune n'en est pas moins profonde. Il était trop tôt, il y a dix ans, pour légiférer. Il n'est peut-être pas trop tard pour tirer parti des expériences. Le nouveau romantisme d'après-guerre a déjà jeté sa gourme. Un humanisme, un classicisme contemporains redeviennent le souci de plusieurs esprits considérables. Je n'ai pas cessé de croire que ce siècle les verra s'épanouir. Alors on se souviendra des premières lances que rompit Jean Hytier et l'on retrouvera le témoignage précis de ses travaux critiques: *Les Techniques modernes du vers français* et son important ouvrage de psychologie esthétique sur *Le Plaisir poétique.*

On ne fera pas fi non plus de son premier recueil de poèmes, *La Belle Sorcière.* Trop fidèle à quelques idées trop bien établies, il se montra trop lié, par une certaine nécessité des temps, à ce que l'on voulut appeler une influence de l'unanimisme. Mais ce serait une erreur et une grave injustice que de continuer à imposer ce signe à Jean Hytier.

Après des années de silence voulu, de méditations austères mais assez ravageantes dans un exil rural d'abord, puis dans l'exil plus creux d'une lointaine contrée d'Asie, le poète Jean Hytier, avec *La Cinquième Saison,* se représente vierge et neuf: il a son visage bien à lui, approfondi par l'âge, je veux dire qu'il est plus jeune et plus près de ses chances de durée.

Son art est désormais dépouillé des séductions apparentes, il a rejeté le pittoresque, les sourires, le clin d'œil au lecteur. Disons-le avec franchise: c'est un art qui rebuterait facilement. Parce qu'il n'y a ici de sujet qu'intérieur, de tableau qu'imaginaire:

Le poisson somnambule
Dans la forêt marine...
Le jour se tue sous une étoile,
La nuit sur son bouquet d'orient.

Non que les éléments du réel en soient absents. Loin de là. Un basson, un fifre, un bol sont des objets concrets dans ces poèmes; une corneille, un coq y sont des animaux en chair; le sel marin ou le jus d'un fruitage sont des matières palpables et un arbre y est franchement planté avec son écorce et son aubier. Le vocabulaire lui-même, qui est savoureux et dru, en fait foi. Mais la poésie de Jean Hytier se refuse à remettre les éléments du réel dans une vue du monde qui relèverait du genre descriptif ils redeviennent l'armature, volontiers cosmique, d'une construction de symboles.

Entendons-nous. Il ne s'agit point de ce métaphorisme, de ce jeu de « mots-de-passe » qui fut de règle dans le mouvement symboliste du siècle dernier. Ce n'est point ce râtelier de tabous où chacun trouve des dieux tout préparés. Ce n'est point cet arsenal où chacun prend des lames qu'il n'a pas forgées et où les poncifs viennent si facilement s'armer, comme on voit encore dans un certain surréalisme de seconde zone, ainsi frappé d'une décrépitude préalable. Non. Dans la *Cinquième Saison*, c'est un jeu de découvertes profondes, de signes secrets, qui constitue finalement une symbolique toute personnelle.

Voilà qui suffirait à expliquer que cette poésie ne se livre point dès l'abord. Elle demande un commerce assidu et sympathique. Qu'il faille nécessairement déduire de l'hermétisme l'excellence, c'est une autre question, que je ne veux pas traiter. Il ne faut avoir ni le snobisme de l'obscurité ni celui de la difficulté, mais ce n'est pas une raison pour rejeter l'œuvre obscure ou difficile aux seules délices des initiés. L'auteur s'en flatterait peut-être? C'est son affaire. Mais le livre nous appartient, et il ne peut faire que nous ne l'adoptions, bon gré mal gré s'il nous plait.

Or, la poésie de Jean Hytier est de celles qui ont ce privilège assez troublant, en se refusant de se faire désirer. C'est un fait. Quelques puissances occultes, une force interne de dilatation l'habitent, une certaine rudesse d'accent qui met d'un coup tel mot, tel vers, parfois toute la substance d'un poème dans la mémoire: ils y continuent leur vie, étendent leurs positions, vous ramènent presque fatalement à leurs sources et vous en font revenir embu de proche en proche. Aucun doute n'est possible : les poèmes qui ont ces vertus sont de la famille des œuvres qui durent. L'admiration le plaisir et l'amour peuvent bien attendre ils viendront à leur heure. Ni Baudelaire, ni Rimbaud, ni Mallarmé n'ont agi d'abord par coups de foudre.

Si l'on veut à tout prix une filiation, c'est à cette famille que se rattacherait la poésie d'Hytier, mais avec une curieuse influence, par moments, du véritable Hugo (celui sur lequel on n'a pas fini de s'étonner). Je la verrais par exemple dans cette tournure légendaire de l'imagination:

Autrefois parmi les hommes
Quelle fureur m'aveuglait,
Loin du concile des arbres
Sous l'église de la nuit?
Devant vous, sourdes étoiles,
Mon bourdonnement se tait.
Les futaies patriarcales
Font le signe de la paix.

Cette influence hugolienne, je la verrais mieux encore dans les pièces où Jean Hytier a joué le jeu, non sans audace, de retrouver dans le poème certains accents d'éloquence et mouvements oratoires de la prose, et qu'il intitule expressément *Imitation de la prose* ou *Poème traduit.*

Rien que ces titres montrent les scrupules et soucis du « technicien ». On irait vite et bien à la légère en leur attribuant le manque de séduction facile que j'ai signalé en commençant. C'est le contraire qui est vrai. Si les les poèmes de la *Cinquième Saison* ont le don de ramener à eux le lecteur, s'ils ont cette force d'habitation et de conquête méthodique dont j'ai parlé, ils le doivent certainement en grande partie à leur « facture ». Pour moi, je crois que les poèmes durement faits mettent toutes sortes de chances de leur côté. Ceux de Jean Hytier sont durs, denses, comme le bois sculpté :

Et conjure leurs feux,
Leurs sels et leurs acides,
Comme la corde torse
De cette indéfectible
Colonne de chant vif
Dont l'hélice irisée
Se visse au fond des nuits,
Dans la sérénité
D'un cruel rossignol...

Mon sang a coulé! comme à la régalade
Un fil de vrai vin bu dans un bois en arbres.
Rien, un sein l'été, n'est si frais qu'une tête
De décapité.

On voit ici clairement le jeu des rythmes et sonorités familiers à un auteur qui connaît admirablement les ressources du vers et du langage. On les voit dans leur rigueur qui va parfois jusqu'à l'excès, notamment l'abus des monosyllabes.

Vers craquants, leurs vertus explosives, l'avenir les attend, sans doute, mais les plus grands sont ceux qui savent allier à cette violence contenue le plaisir du chant, l'enchanteur. Chez Hytier, trop de sévérité envers soi-même, l'en a peut-être banni plus qu'il ne fallait. On voudrait plus souvent de ces belles venues musicales

Jonche-moi d'odeurs scabieuses
Frais charnier de bouches blanches...

Mais à bien des signes on découvre qu'Hytier n'a point dit ici son dernier mot, que ce n'est pas son expression définitive et que,

délivré, allégé, bientôt (pour reprendre une de ses images) des souffles plus alisés vont soutenir sa prochaine mousson.

Ici il ne pouvait pas s'exprimer autrement. Une pudeur farouche d'homme et d'artiste n'arrive pas à voiler tout à fait le dramatique débat de l'homme et de l'artiste qui s'est voulu cruel : *Inhumain*, c'est le titre d'un de ses poèmes qui s'achève ainsi :

> Inhumain : c'est ma rançon,
> Mon remords et mon plaisir.

Mais cette inhumanité l'ayant conduit au cœur de soi, à la certitude de son équilibre et de sa connaissance, je ne doute pas de le voir bientôt, cicatrisé de ses blessures et vainqueur de son combat singulier, je ne doute pas de le voir se présenter de nouveau sous les armures d'une paix virile, et j'attends avec confiance qu'à la « sérénité d'un cruel rossignol » succède le mâle enchantement d'une voix qui sera messagère d'humanité.

Gabriel AUDISIO.

CORPS ET AME, par *P.-L. Flouquet* (Editions des « Cahiers du Journal des Poètes », 1933).

Il est arrivé à la poésie de notre temps une aventure assez singulière : c'est qu'à force de faire la bête, elle est devenue parfois un peu trop angélique. Non pas abstraite, mais désincarnée, errant sans support et sans repères à travers une imagerie stérilisée aux enchaînements de plus en plus prévus et mécaniques. La voici balbutiant des métaphysiques « élémentaires » au double sens du mot que de graves augures se consacrent sans rire à interpréter. Mais on ne refait pas Rimbaud à perpétuité (j'entends : une saison en Enfer) ni surtout au coin de son feu, à tête reposée. Le besoin se fait sentir avec urgence de poètes qui nous restituent le sens et le goût de nos poreuses frontières, de notre chair comme lieu d'échange et de réconciliation entre le désir et son objet, entre la conscience et le chaos. Flouquet répond : Présent ! à cet appel avec une ferveur singulière.

Il y a des poètes « séparés » et des poètes « communiants », des poètes en rupture de vie et des poètes gorgés de vie. Flouquet n'est pas un séparé. L'emblême de la pensée solitaire, il le récuse dès le premier poème :

> O tête
> Effrayante si tu parais seule !...

Un subterfuge assez habituel après un tel départ est de se ré-

fugier dans le temps : d'où le mythe paradisiaque de l'enfance et les orgies de mémoire. Ici encore, Flouquet refuse l'alibi commode:

Le vain bagage du passé, je l'ai perdu par volonté.
... L'avenir pourtant ne sera pas la plaine sans joie que tu prédis, mémoire !...

Le poète est celui qui n'est jamais absent, qui jamais ne perd le contact avec *l'instant*, ce mariage perpétuellement dénoué et renoué entre le corps, image du monde, et le monde, forme du corps. Assimilation, annexion réciproques des deux antagonistes, où l'on finit par ne plus discerner la perception de la métaphore.

La peau est cette plaine sans bords
Qu'assiègent les marées du ciel...
Ainsi le corps est sans limites....

Parfois des départs d'une violence qui crie l'instinct de suprématie despotique inhérente au vivant:

Arbre de chair, le corps s'est dressé dans toute sa force...
O mon sexe, il n'y a plus de servitude....

D'où un piétinement forcené d'analogies, des accents rauques et saccadés de cris au moment du plaisir. Mais le reflux vient vite, et avec lui l'inquiète contemplation de ce corps, l'énigmatique s'il n'est le signe efficace d'une autre réalité:

Reliefs émouvants comme des pays !
Vallées ardentes de la chair, rives, déserts de la peau,
Mon visage tremblant se penche sur votre beauté terrible
A la recherche d'un peu d'âme.

Ainsi de chûte en chûte et d'antithèse en antithèse, à travers les aphorismes d'une nouvelle sagesse tout ensemble solitaire et réconciliée,

(Connaître son fardeau, le connaître,
Et voici le monde fixé dans une âme!)

le poème monte jusqu'à son épanouissement final où est révélé le maître-sens de « ce corps plein d'attaches... pays du doute aimanté par le chant » (je ne connais guère de synthèse plus expressive de la condition humaine que ce beau passage si riche de sens). Le long débat de l'orgueil charnel en lutte avec la puissance de l'esprit se résoud en une profession d'humilité et d'espérance:

Ames qui lis ceci, lève-toi de ta misère
Et toi, cœur vêtu de respect, sois le nourrisson de gloire suspendu
à l'esprit du père....
Et que tes cris témoignent de la venue du besoin de miséricorde
Et du besoin de gloire !

Tel est grossièrement, le schéma de « Corps et Ame ». Mais qu'on ne croie pas à un patient décalque d'ou ne sait quel prosaïque modèle. Le développement du thème intitial est fréquemment submergé sous le flot d'une pureté passionnée aux accents les plus imprévus, les plus baudelairiens parfois.

Vieilles vendeuses ! Souvenirs d'enfance à l'écoute d'une âme très folle!

et surtout tel admirable distique comme

Et les adieux planeurs sont ces oiseaux immenses
Qui choisissent pour cage le cœur.

Poésie par essence et presque nécessité inégale, heurtée, oscillant d'une brutalité savoureuse aux plus exquises musiques: contradictoire comme l'être lui-même, sans rien de la perfection exsangue des fantômes.

Pierre HOURCADE.

« PEAU NEUVE », par *Robert Guiette* (Cahiers du Sud).

Au seul énoncé du titre comment ne pas songer à la phrase de Gide, Sésame en fait de toute son œuvre, « Naître à neuf »? Là aussi est le point de départ de toutes les démarches de Robert Guiette.

Comme la plupart des hommes voués à la vie poétique il a connu les affres de l'inutile introspection, les reploiements d'une pensée qui ne saisit jamais qu'elle-même. Narcissime déconcertant et mortel.

. *Les yeux n'en peuvent plus des recherches intérieures, des feux des ténèbres intérieures* ». C'est alors que se propose au « prisonnier » le monde de la sensation « *La matière première te prend. La couleur, le direct. L'animal dans son élément. L'homme. La chair et ses chaudes senteurs. Tout n'existe qui n'était que songerie* ». Et quelques pages plus loin « *Plus j'allais et plus je me désespérais de me trouver chargé d'héritages* ». En fin de compte Guiette trouve l'apaisement et l'équilibre dans l'acceptation volontaire « *Je suis revenu à mille contraintes. Elles ne me pèsent pas plus que le poids d'un désir qui s'accomplit* ».

Les textes à proprement parler poétiques de « Peau neuve »

m'intéressent beaucoup moins que les réflexions morales du recueil. Le ton général s'apparente à celui de Max Jacob et les réussites les plus évidentes telles que « *Sentences pour les philosophes* » ne laissent pas de dater un peu. Ce sont là au fond des textes d'avant l'ère surréaliste. Attitude d'expectative dépassée aujourd'hui. Au lieu de se heurter sans cesse aux barreaux de leur prison les poètes actuels, oubliant leur douloureuse mais petite personnalité, leur inquiétude sans objet ont opté pour l'action sociale.

Gide auquel il faut toujours revenir lorsque l'on parle de la crise contemporaine a-t-il été capable lui-même de retrouver cette ferveur qu'il rêvait jadis d'enseigner à Nathanaël ? En définitive lui aussi a du se rallier à l'idée de révolution. Solution temporelle sans doute, provisoire, mais les poètes peuvent-ils autre chose que tromper cette maladie qui n'a point de guérison?

Léon Gabriel GROS.

GUANABARA, par *Paul Palgen* (Cahiers du Sud).

Les textes de Paul Palgen s'apparentent aux évocations d'une Amérique plus mentale que réelle qui donnent aux poèmes de Supervielle et de Gangotena leur ton si particulier, fait à la fois de réalité et de rêve ou plutôt d'une transmutation constante des données les plus concrètes en drames spirituels.

En des poèmes comme « *Chaleur* », étonnante symphonie sur la forêt vierge, l'identification du poète avec le monde végétal trouve une expression directe, non seulement écrite mais intensément assimilée par les sens. En fait il ne s'agit plus de variation verbale mais d'expérience au sens mystique par bien des aspects, que confère à ce mot la pensée anglaise:

Roule, ma tête, par terre comme un fruit mûr....

La prise de contact est également immédiate dans « *Serpents* » et surtout dans ce « *Nocturne* » qui n'est point la description objective d'un pays, mais les réactions mêmes de la sensibilité devant un objet de l'amour, qu'il soit plante, pierre, femme ou plus largement paysage

Le livre de Paul Palgen s'il en dépasse le plus souvent les limites n'échappe pas toujours aux dangers de la poésie dite exotique. C'est que le lourd héritage de la diction parnassienne guette quiconque traite ce thème éblouissant Ce n'est pas en vain que les conquistadors étouffèrent sous les pierreries et les colliers massifs les Indiens captifs. Le Parnasse imposa à la poésie la même somptueuse agonie.

Malgré tout le plaisir que l'on éprouve à visiter avec Palgen, la baie aux trois cent soixante îles, il faut souhaiter au poète des thèmes moins riches. La poésie se dégage plus parfaite de la réalité quotidienne et l'évasion la plus totale n'est pas toujours celle qui franchit les mers. Le salut de l'homme est dans l'homme même.

Léon Gabriel GROS.

CREVASSES, par *Madeleine Israël* (Directions).

Quelques minces pages mais riches de poésie. Quelques recherches précieuses, des notations trop jolies mais dans l'ensemble une attitude contemplative, une prière murmurée. Ce balancement perpétuel et si discret qu'il est insensible entre l'inquiétude métaphysique et la fantaisie la plus légère donne à cette plaquette une allure personnelle. La naïveté, peut-être voulue, est quand même agréable. En voici un exemple :

Trois étoiles s'en sont allées
vers un petit âne
Qui n'avait jamais aimé.
Elles lui ont fait lire des livres hindous
Et le petit âne qui n'avait rien compris
S'est pendu avec une ficelle rose.

Il faudra sans doute que Madeleine Israël choisisse : Les étoiles qui sont de feu ne s'accommodent guère des ficelles, même roses.

Léon Gabriel GROS.

LES LIVRES

DE BAUDELAIRE AU SURRÉALISME, par *Marcel Raymond* (Editions R A. Corréa)

Restituer à la poésie de trois quarts de siècle toute sa dignité d'interrogation métaphysique et d'exploration aux régions profondes de la vie psychique ; déceler à la fois ses multiples contacts avec l'évolution contemporaine des valeurs sociales, humaines des évènements et des cataclysmes ; lui trouver de très claires références dans l'épistémologie moderne ou dans les sciences psychologiques, — c'eût été déjà un plan de grande envergure. Et M. Raymond n'eut-il fait, comme il le dit, que « préparer la tâche de l'historien futur », son livre serait déjà d'importance. Heureusement, il est mieux encore et fait mentir ce trop modeste programme. Rien n'est plus attachant qu'un

ouvrage où l'on sent la personnalité et la méditation de l'auteur, d'abord tenues en réserve, détourner peu à peu et faire servir à leur expression une entreprise qui se voulait objective, briser ce cadre et l'envahir.

Pourtant, la critique de M. Raymond, essentiellement prudente et respectueuse des nuances les plus ténues, ne s'aventure jamais dans de trop faciles synthèses. Mais à travers ce dédale qu'elle s'applique à décrire, elle choisit une « ligne de force », constate l'existence de préoccupations centrales dans l'époque, participe à ces préoccupations et s'y engage si profondément que le livre finit par constituer une grave et continuelle méditation sur l'essence même de la poésie. Il reste quelque chose, dans l'ensemble, de l'affrontement de ces deux desseins, — l'un d'objectivité historique, l'autre d'anxiété personnelle, — tour à tour ils s'harmonisent ou se contrecarrent, et tel chapitre sur l'école romane, le naturisme ou les fantaisistes (sujets par eux-mêmes peu propices à l'éclosion du problème central) fait dans l'ensemble du livre actuel l'effet d'une survivance d'un plan antérieur.

Mais il serait injuste de chicaner M. Raymond sur ces détails quand son livre frappe précisément par la nouveauté d'une méthode et d'une attitude spirituelle qui l'élèvent bien au-dessus de la critique historienne. L'introduction, les réflexions sur le symbolisme, les pages sur Valéry, tout le vaste livre troisième, consacré aux derniers venus des poètes, forment un ensemble d'une qualité exceptionnelle. On y relèverait sans peine quelques défaillances. Mais cela importe assez peu dans un ouvrage qui atteint à une telle richesse psychologique et philosophique.

On savait sans doute, avant M. Raymond, que la poésie moderne opérait une descente aux profondeurs nocturnes de l'être et que, parallèlement au freudisme ou à l'œuvre proustienne, elle avait tenté une exploration des régions inconscientes ; la « dispute » de la poésie pure, d'autre part, avait amplement mis en lumière les rapports de la création poétique et de l'acte mystique ; et certains manifestes de Jean Royère, certains textes de Valéry avaient éclairci cette notion des correspondances qui, depuis Baudelaire, domine l'esthétique moderne. Mais entre le penchant au rêve, à l'automatisme psychologique, à l'extase et cette conception du langage et de l'image, on apercevait mal la conciliation possible. D'autres éléments encore, ivresse de vivre et de vivre aujourd'hui, venaient, avec l'unanimisme ou le futurisme, accroître la complexité et l'apparent atomisme du temps. Trop d'assimilations hâtives et exclusives de la poésie avec une méthode, avec une démarche mystique, avec une évasion ou encore avec la musique n'arrivaient que bien incomplètement à

rendre compte de l'essentielle unicité de l'acte poétique. C'est ici que prend toute sa valeur un esprit comme celui de M. Raymond, dont la plus rare vertu semble bien être un souci, un profond désir d'une intégration aussi vaste que possible : intégration qui, sur le plan vital, serait un épanouissement et une connaissance complète des couches de l'être, tandis que dans le domaine littéraire (pour autant qu'on peut l'isoler) il s'agirait de fixer les conditions d'un art capable d'exprimer cet épanouissement. Non seulement ce vœu personnel nourrit et soutient les objections que M. Raymond fait à telle ou telle doctrine poétique ; mais surtout il le ramène sans cesse la source baudelairienne de cette immense aventure spirituelle.

Certes, on pourrait remonter plus haut, trouver chez les illuministes du XVIIIe siècle, chez Senancour, chez Nerval surtout les racines premières de la poétique actuelle. Ce qui reste acquis, grâce à M. Raymond, est plus important qu'une question de sources et de dérivation: c'est le caractère à la fois méta-physique et « métapsychique » de cette poésie: « Nommons sensibilité métaphysique le don du poète de sentir spontanément les choses, non suivant les rapports que la logique distingue entre elles, mais selon leur essence et les analogies spirituelles qui se découvrent à l'imagination, — et sensibilité métapsychique son pouvoir d'appréhender par le moyen de mystérieuses antennes les évènements qui se trament dans l'arrière-fond de l'esprit, en deçà de la pensée consciente et même des formes supérieures de la vie affective. » (p. 396).

Le fait central, auquel reviennent sans cesse les réflexions de M. Raymond, c'est « l'unité de l'esprit redécouverte dans la multiplicité même de la matière » toutes les aspirations multiples et apparemment inconciliables des écoles et des individus ne prennent leur pleine valeur humaine et cosmique que si, avec Raymond, on les ramène à leur signification mystique. Si la poésie est un instrument de connaissance irrationnel, le meilleur instrument, le seul peut-être qui nous permette de dépasser la condition humaine et de saisir (à la fois au terme de l'exploration subjective et dans notre contact avec le monde fuyant des objets) cette *présence* unique, toujours la même, toujours ineffable mais sensible en quelques états privilégiés, si la poésie est bien cela, nous comprenons du même coup tant de tendances diverses.

M. Raymond est, je crois bien, le premier critique qui ait pris pleine conscience de ce qu'une telle conception présente de nouveau. Il ne peut plus désormais s'agir d'un plan littéraire, isolé de tout autre : une vaste interprétation s'opère, comparable à celle qu'esquissa le romantisme allemand, une communication nouvelle s'établit entre la création poétique, d'une part, la con-

naissance métaphysique, l'acte mystique et l'œuvre musicale, d'autre part.

Mais, si l'on brise ainsi les cloisons, ne court-on pas le risque d'hypostasier la poésie, d'en faire le vase privilégié de toute ambition supérieure, de la changer en une opération divine, inhumaine? et, autre péril, d'effacer toute différence entre la mystique et la poétique? Ces problèmes n'échappent pas à Raymond, qui marque admirablement les frontières de ce grand départ vers l'Infini et les limites imposées au poète par sa nature humaine. On ne saurait, mieux qu'en ces termes, marquer à l'échec de toute tentative « maudite »: « ... un esprit tente de se libérer des choses et aspire à rejoindre une patrie infiniment lointaine. C'est là l'espoir qui commande toute l'activité des mystiques. Mais le poète ne peut se déprendre tout à fait des choses. Sans doute même ne faut-il pas qu'il le fasse, s'il doit rester poète... : c'est par une ascèse authentique, par un arrachement au corps et à la matière que l'esprit franchira le seuil d'une vie nouvelle et connaîtra la pureté. Mais *l'extase est ineffable* ». (p. 46, voir aussi des développements analogues à propos des surréalistes, p. 344-5, et surtout à propos de Jouve, p. 379). Il faudrait peut-être ajouter, cependant, qu'il y a pareillement un échec nécessaire des mystiques et qu'ils participent, eux aussi, à « ce grand échec qui se perpétue » dont parle Aragon...

Non moins importantes, et plus nouvelles encore sont les remarques de M. Raymond sur le rôle de l'image dans la poésie moderne. La poésie se passe « aux confins de l'esprit et des choses »; elle est bien conquête des régions les plus profondes de l'âme, évidence concrète du psychique mais cette « présence » que, pareil au mystique, le poète veut sentir et fixer, c'est au cœur même de la vie quotidienne qu'il la trouvera. Et l'organe de cette « visitation », ce seront les images. Cependant, elles ont dans la poésie moderne un rôle tout nouveau, en rapport avec les ambitions accrues du poète; et M. Raymond donne de la fonction des images une définition dont les termes mêmes évoquent les mystiques: « Il importait... que l'univers entier plongeât ses racines dans le cœur du poète de façon que des liens invisibles, sortes de nerfs semblables, pussent rattacher les images au point vif, au *point central du moi* ». (p. 147) Mais il y a encore le second aspect de la poésie, celui qui, dans la poésie moderne en particulier, établit une incessante communication entre l'esprit et les choses; et c'est à travers les choses mêmes, à travers leur mouvante existence que l'esprit cherchera à trouver la voie qui mène à l'immuable réalité: « Des images disparates se détruisant les unes les autres, se pliant à toutes les oscillations de la vie et suivant les courbes que dessinent les plus légers mi-

rages de la pensée, ne vont-elles pas empêcher l'esprit de se fixer, et l'orienter constamment vers cela qu'il faudrait saisir, et lui suggérer sans défaillance cela qui ne saurait être formulé, l'être indicible? » (p. 394).

Cette dernière est si souple formule marque un point de jonction capital, où viennent converger la volonté métaphysique de saisir l'indicible l'expérience d'une désagrégation du monde extérieur, et la sensibilité « métapsychique », organe destiné à suivre les métamorphoses du moi dans leur flux protéique : ainsi, une dignité de connaissance métaphysique est conférée, non seulement à l'image, mais au rêve et à tous les moyens de communication avec l'inconscient, dont on s'explique dès lors le rôle de premier plan: « Le problème de la connaissance de soi, de la sincérité envers soi, est singulièrement modifié, du jour où l'on accepte de se retrouver aussi... dans ce que l'on imagine. » (p. 363) Non seulement le problème de la connaissance de soi, mais celui de la connaissance tout court.

De même, Raymond arrive à trouver des raisons très profondes à l'existence simultanée et paradoxale, dans la poésie moderne, de deux tendances apparemment contradictoires: celle qui mène à la découverte ou à la re-découverte de l'Unité à travers la multiplicité des états de conscience ou d'inconscience, et celle qui chante la machine, les merveilles du monde actuel, qui en un mot tente une fusion du moi avec « ces choses dont on nous dit qu'elles sont extérieures », en un sens, la poésie moderne est négation du monde « réel », mais une référence à la pensée scientifique contemporaine permet à Raymond de dépasser cette insuffisante formule. La découverte du réel psychique, d'une réalité située au terme de cette « voie mystérieuse » dont Novalis nous dit qu'elle « va vers l'intérieur », mène le poète et le philosophe au-delà d'une négation jusqu'à une nouvelle affirmation du réel extérieur; mais le sens de cette réalité est transformé : sa signification première, immédiate, apparaît comme une donnée superficielle, au-delà de laquelle l'esprit humain semble aboutir, de nos jours, à une *réconciliation* du réel et de l'imaginaire. L'identité du dehors et du dedans est affirmée avec plus d'audace que jamais Et ainsi, le poète conquiert une position privilégiée, mais périlleuse, du fait que par définition la création poétique se passe en un point limite « aux confins de l'esprit et des choses ».

Le vœu d'unité la « nostalgie de la source où tout coexiste » prend de la sorte un caractère tout particulier, et l'une des pages les plus profondes de M. Raymond, à propos du surréalisme, souligne la différence qui subsiste, malgré tant d'analogies, entre le « primitivisme » authentique et le geste de l'homme mo-

derne qui, par un acte conscient, volontaire, issu de la culture la plus avancée, cherche à rejoindre les pouvoirs divins du primitif.

Mais, au profit de cette nouveauté et de ces découvertes, ne risquons-nous pas de sacrifier des valeurs anciennes et éternelles? C'est là l'interrogation constante, bien que jamais tout à fait exprimée, du critique devant son époque. A chacun de ceux qui ont poussé très loin leur exploration dans une seule dimension de l'être, il rappelle très discrètement ce que l'on pourrait nommer notre devoir d'intégration totale. Ces pouvoirs nouveaux, que la rupture avec les cadres de la raison peut nous donner l'espoir de conquérir, peut-être ne les posséderons-nous vraiment qu'à la condition de ne rien sacrifier : « peut-être faut-il que l'*être entier*, en communication avec tout l'univers, participe à l'élaboration naturelle de la poésie en apparence la plus désincarnée » (p. 365) car « c'est sans doute dans l'âme seulement, au cœur de l'être converti tout entier *en acte et en présence* spirituelle, qu'elle peut puiser la sève qui assurera sa vie et son épanouissement. » (p. 346)

La conception la plus hautement mystique de la poésie peut trouver ainsi son expression humaniste : à travers Raymond et ses poètes, la poésie nous apparaît revêtue de pouvoirs, divins ou démoniaques, nous ne savons; elle est l'expression de notre humilité comme de notre suprême orgueil le réceptacle de nos angoisses personnelles aussi bien que de notre confiance et de notre incorrigible espoir; elle est en quête d'un don mystérieux et d'une présence parfaite, et cette quête est peut-être défendue Mais en même temps, elle est concentration dans toute la plénitude du mot, descente vers ce centre qui, en nous, est plus profond que le moi, plus profond que tout, — le seul moyen que nous puissions entrevoir de donner l'harmonie à notre être tout entier et de créer, du même coup, l'harmonie entre notre être et tout ce qui n'est pas lui.

Albert BÉGUIN.

LA VIE INTIME, par *Keyserling* (Stock).

Keyserling ne nous mâche pas ses mots:

A mon avis, il n'est plus pour l'humanité moderne d'autre voie de salut que celle-ci: il faut qu'elle arrive à réintégrer l'intelligence dans l'ordre général de la vie. De cet ordre, elle n'est qu'une partie intégrante, et historiquement parlant la moins importante. A l'heure qu'il est, nul homme capable de voir n'a plus le droit d'espérer que la science et le compromis rationnel des intérêts créeront, de par leur propre force, un nouveau cosmos de

l'humanité. L'intelligence s'étant détachée, et même retranchée de la vie, et la vie demeurant toujours, malgré tout, le dernier ressort de l'être humain, le progrès, s'il continue dans la direction qu'il a prise, n'arrivera plus qu'à révolutionner de plus en plus les couches et les forces irrationnelles de l'homme; fatalement, il se produira désormais une vitalisation progressive de ce que l'Antiquité et le Moyen Age encore appelaient les démons. Déjà, dans bien des pays, on oppose directement à l'Esprit le Sang; les couches intermédiaires, qui précisément constituent l'âme — les régions des sentiments, des affections, des émotions — ne jouent plus aucun rôle. C'est la bête de proie qui prend le dessus dans l'homme. Et dans ces pays dits progressifs, où ce n'est pas la bête de proie à sang chaud qui prédomine, c'est le termite omnivore: tel est le sens monstrueux de l'actuelle civilisation nord-américaine. L'homme est bel et bien en train de se déshumaniser...

Plus loin :

Les modernes idées d'internationalisme, de pacifisme, d'entente entre les peuples, en négligeant tout antagonisme réel, traduisent les vérités du domaine spirituel et erreurs et en faussetés sur le plan tellurique. Ceci explique les catastrophes sans pareilles auxquelles a précisément conduit l'idéalisme de la guerre et de l'après-guerre...

Ces deux citations, que j'emprunte à la préface de *La Vie intime*, ne donnent point le ton particulier de cet ouvrage, qui est bien plus familier, bien plus tendre aussi, et d'une dialectique qui n'est point la marche forcée, l'insistance quasi héroïque d'*Analyse spectrale* ou de *Psychanalyse de l'Amérique*. Comprenons que Keyserling a écrit *La vie intime* à l'usage des Français. Il l'a du reste composée directement en notre langue, car « il est plus facile en français qu'en tout autre langue de traiter les problèmes proximistes. » Et cependant (Keyserling a un sens extraordinaire des contrastes, des complémentaires), « le Français, lorsqu'il pense, est plus généralisateur que quiconque; il est même insupportablement généralisateur. » « Mais, ajoute Keyserling, la véritable culture, la véritable vie de la France a son centre dans le sentiment et l'émotion. » D'où son génie « proximiste ».

Je crois que le mot a déjà fait fortune. Il faut convenir, d'ailleurs, que ce petit livre vient à son heure. Il ne dispense pas de lire les remarquables *Méditations sud-américaines* — dont je ne sache pas que l'on ait démesurément parlé jusqu'ici, — mais il ramasse en un faisceau extrêmement serré les vues essentielles

que Keyserling a développées dans ce gros ouvrage, et les applique « au problème particulier et intime de chacun ».

Santé, Prospérité, Famille, Mariage, Progrès, Créativité, Raison et Religion. Autant de problèmes, autant de thèmes personnels qui sollicitent l'attention et la présence de la personnalité humaine tout entière, libérée une fois pour toutes de la sujétion à l'idéalisme et au positivisme, au spiritualisme abstrait et au matérialisme aveugle. Keyserling professe un réalisme radical qui s'apparente étroitement à la philosophie goethéenne, qui en est le prolongement, et, du stade d'évolution où nous nous trouvons actuellement, le plein aboutissement. Le mérite exceptionnel de sa doctrine — si toutefois un tel mot est applicable à une vision du monde toute dynamique, foncièrement non-systématique, — c'est d'avoir contribué dans la plus grande mesure à restituer l'humain en son centre véritable, à l'intersection même de la nature et de l'esprit, et d'avoir dégagé le rapport initial de tension qui définit ainsi la nature humaine. Tout le problème de la personnalité découle de cette position, de cette tension créatrice. « La nature de la personnalité est dynamique, écrit Nicolas Berdiaeff. La personnalité est avant tout une énergie spirituelle qualitivement originale, une activité spirituelle, elle est le centre de l'énergie créatrice... La personnalité est l'idée divine, le dessein de Dieu. « Nul monisme chez Keyserling; et nulle métaphysique dualiste... Ici, pour citer à nouveau Berdiaeff l'opposition entre l'esprit et la nature « s'affirme dans une sphère qui n'est pas celle de l'être objectivé, c'est-à-dire naturalisé... L'antinomie existant entre l'esprit et la nature ne nous donne pas une métaphysique dualiste de l'être, mais elle introduit une distinction dans la compréhension de la réalité même. C'est avant tout l'antithèse entre la vie et la chose, entre la liberté et la nécessité, entre le mouvement créateur et la soumission passive aux impulsions extérieures. »

L'admirable, dans *La Vie intime*, c'est que ces notions générales y trouvent une application immédiate au problème individuel — et cela sans pédanterie, sans parti-pris d'aucune sorte, mais avec une compréhension unique de l'originalité foncière de chaque individu, et un respect infini pour ce que chaque personnalité a d'irremplaçable. Je ne puis évidemment songer à rendre compte de cet ouvrage de façon quelque peu satisfaisante: dix pages n'y suffiraient pas, et la pensée de Keyserling est d'une mobilité telle, d'une telle ardeur, elle dispose d'un clavier si étendu, si nuancé, elle est une investigation si profonde dans la sphère de l'irrationnel aussi bien que dans l'ordre de la connaissance créatrice, que l'on ne saurait ni la résumer, ni la saisir dans son ensemble autrement qu'au courant de la lecture. C'est pourquoi

je dois me contenter de renvoyer le lecteur à l'ouvrage lui-même, trop heureux si mon témoignage peut valoir à quelques-uns d'entrer en contact avec cet esprit véritablement fécondant qu'est Keyserling.

Gilbert TROLLIET.

LE ROI DORT, par *Charles Braibant* (Denoël et Steele).

Un curieux livre: inégal, touffu, lent, par moments terriblement ennuyeux (surtout au début) et à d'autres prodigieusement intéressant, et qui révèle en tout cas dans son auteur un écrivain de grande allure.

Sous le couvert d'une anecdote assez lâche, M. Charles Braibant nous trace tout un tableau de la vie, et des mœurs campagnardes dans la seconde moitié du siècle dernier. Pourquoi d'ailleurs toute cette histoire se passe-t-elle avant 1900? Elle aurait très bien pu se dérouler de nos jours et n'en aurait pas moins gardé pour cela toute sa valeur. Je ne comprends pas ce qui a poussé l'auteur à la situer cinquante ans plus tôt. Les paysans de M. Charles Braibant sont absolument semblables à ceux de nos jours, ce qui est d'ailleurs tout compréhensible et tout normal. M. Braibant a-t-il voulu rechercher un élément de pittoresque destiné à accroître l'intérêt de son livre ? Je ne crois pas, car la recherche était trop facile et le pittoresque lui-même discutable. Alors? ...

Sans doute parce que l'on est à la campagne où sont ignorées les hâtes et les fièvres des villes, le roman se met en marche lentement, — on serait tenté d'écrire: lourdement. Mais sa puissance réelle et comme massive, sa densité n'en apparaissent bientôt qu'avec plus de certitude. Les figures mises en scène ici et qui, au début, semblent si placides et si débonnaires, se colorent et s'animent, accusent des contours plus précis, expriment parfois avec cette dureté si particulière aux campagnards, des passions d'autant plus profondément senties qu'elles ont trait à des questions que l'on a coutume d'appeler matérielles. Et sans nul doute est-elle essentiellement matière, matière solide et pesante, cette terre de la campagne, qui colle à vos chaussures et qu'aiment et pour laquelle vivent et combattent si âprement ceux qui la possèdent.

Cette abondante chronique est plus particulièrement alimentée par les faits et gestes de Marlise Bertaud et de son fils, Aimé. Marlise est une rude paysanne qui, jeune encore, a eu la charge de protéger, de maintenir et de défendre le domaine à elle légué par son mari, tandis qu'Aimé est un doux et inoffensif velléitaire gagné, ou plutôt poussé malgré lui par le désir de vivre à Paris et de s'y organiser — en échouant d'ailleurs radica-

lement — une existence qu'il s'imagine être moins asservie à ces intérêts pour lesquels lutte sa mère.

Ces deux figures sont fort vivantes et la lutte timide, apeurée et si inégale, que livre Aimé et sa mère forme l'épisode principal, combien attachant de toute cette histoire. Marlise, naturellement, l'emporte et seule la mort de son fils rendra moins rigoureuse son attitude envers la famille de celui-ci : oui, il ne faut pas moins que cela pour que soit enfin entamé ce granit de cupidité et d'avarice. A côté de ces deux personnages d'autres évoluent, dont la présence contribue à animer cette fresque à la fois simple et vaste et qui sont également très bien venus, variés, colorés et vivants. Il y a dans tout cela une truculence évidente, des plus plaisantes, et à travers laquelle l'on sent la propre joie que l'auteur a éprouvée à « raconter des histoires » M. Charles Braibant est certainement un conteur-né.

Mais ceci nous amène à dire à notre tour quelques mots sur le style de M. Charles Braibant, sur l'usage répété que fait celui-ci de termes dits grossiers. Les paysans s'expriment-ils vraiment de cette manière? J'en doute fort, n'ayant, pour ma part, jamais entendu dans la bouche des hommes de la campagne un langage qui est presque exclusivement réservé à l'usage des citadins. Il est, de plus, assez curieux de constater que, dans la manière d'écrire de l'auteur du *Roi dort* ces outrances et ces « crudités » voisinent avec des expressions où l'on sent une certaine préciosité, tant et si bien que les premières finissent par avoir un caractère tout à fait artificiel et fabriqué. En tous les cas pour l'unité même de son style, M. Braibant fera bien d'opter, dans l'avenir, pour l'un ou l'autre mode d'expression.

Georges PETIT.

L'INQUIÈTE PATERNITÉ, par *Jean Schlumberger* (N. R. F.)

M. Jean Schlumberger nous donne une nouvelle édition de ce roman composé il y a plus de vingt ans sans intention d'y donner une suite. Après bien des années, l'auteur a cru devoir étendre les résonances de son drame et « conclure » par la réunion, devant la mort, de deux caractères à jamais étrangers. Réunion, non pas union.

L'Inquiète paternité, par la gravité, par la complexité, par l'intensité poignante des problèmes qu'elle soulève est, dans sa forme volontairement brève et la nudité de son trait, l'un des grands livres de notre époque. Comme *importance*, indépendamment de l'atmosphère et du sujet, c'est un ouvrage au rang d'un *Adolphe*.

Je ne résumerai pas l'*Inquiète Paternité*, de crainte de trahir

l'œuvre qui est une analyse extrêmement aigüe sous la forme d'une synthèse. Analyse psychologique dont les actes sont la synthèse. Le problème est celui de la paternité spirituelle et de la paternité physique. Il est aussi dans le conflit de l'amitié et de la fatale incompréhension chez la femme de cette amitié d'hommes. L'homme et la femme ne vivant pas sur le même plan.

L'Inquiète paternité permet de dire de M. Jean Schlumberger qu'il est de ceux-là, dont parle Nietzsche, qui écrivent avec leur propre sang. Mais aucun lyrisme extérieur : nous y trouvons le vrai style, c'est-à-dire non pas un jeu harmonieux de la phrase, ou un artifice d'images brillantes, mais le vêtement qui colle à la pensée. Le style (le grand style) ; c'est-à-dire non la seule spéculation, deshumanisé, d'intellectualité, mais l'authentique langage de la spiritualité. Car l'intellectualité pure est à la spiritualité ce qu'un arbre en zinc est à une fleur odorante. A lire M. Jean Schlumberger, on ne pense pas tout de suite à la perfection de son art, tant son œuvre prend ses racines au plus profond de l'humain. Nous sommes engagés, en ce que nous portons en nous de plus secrètement sensible. C'est là le livre d'un *homme*, et que seul un homme peut « vivre » en sa totalité. Un de ces livres-témoins inoubliables.

Certains font reproche à notre jeunesse de traiter avec une irrévérencieuse désinvolture les « maîtres »... ceux qui en éprouvent de l'amertume peut-être ne se rendent-ils pas suffisamment compte de ce que nous demandons à un écrivain pour le considérer comme un « maître ». Pour nous M. Jean Schlumberger est un maître.

Roger BRIELLE.

L'AUBERGE DE L'ABIME, par *André Chamson* (Grasset 1933. Coll. : Pour mon Plaisir).

Ce livre d'A. Chamson est à l'intersection de trois chemins.

Premier chemin : ancien élève de l'école des Chartes, A. Chamson s'est pourtant attaché surtout à montrer l'importance du facteur géographique et à faire dépendre les traditions vivaces de la couleur du ciel ou de la nature du sol. Mais l'historien ne pouvait pas pourtant ne pas se réveiller un jour et essayer de faire revivre une époque morte, avec ses caractères particuliers, surtout quand cette époque a laissé des souvenirs si vivaces dans l'esprit des montagnards cévenols, comme l'an 1815, et qu'elle présente aussi de troublantes analogies avec notre après-guerre.

Second chemin : des raisons de famille ont amené A. Chamson à s'intéresser au gouffre de Bramabian, dont son regretté

beau-père, M. Mazauric, fut un des premiers explorateurs. Il a été saisi par la sauvage beauté de ce trou écumeux et beuglant et en a voulu traduire la grandeur dans une œuvre. Mais ici, il était gêné par un ouvrage antérieur d'H. Poulaille : *Ils étaient quatre* (on le sent à certains raccourcis psychologiques de *L'auberge de l'Abîme*) et puisqu'on avait déjà exprimé le pathétique de la caverne, vu du dedans, A. Chamson exprima le pathétique de la caverne, vu du dehors.

Troisième route : après tant d'œuvres sociologiques, et même les plus divertissantes, comme *Tabusse*, avaient un accent doctrinal, et derrière l'anecdote un désir d'atteindre le permanent, besoin de se divertir, de se détendre et d'écrire un pur roman d'aventures. Lisons donc ce roman, en nous laissant aller, tout tranquillement, au plaisir de la lecture, et à ce goût, si profondément ancré en chacun de nous, de donner notre amour aux héros que crée l'imagination ou la sensibilité d'un écrivain. Habile maniement de la surprise et du mystère, art de tenir le lecteur en suspens ou de l'orienter sur de fausses routes pour savoir, ensuite, le reprendre, emploi de véritables coups de théâtre (la porte qui s'ouvre la nuit et la pointe de l'arme qui frappe une ombre inconnue — l'expédition vengeresse dans la grotte, dont on ne sait comment elle se terminera — le mal inattendu qui vient frapper le docteur). A. Chamson a démontré à ceux qui, ne s'intéressant qu'au moraliste, oubliaient le romancier, quelle charpente solide il donnait à ses livres et a rassuré tous ceux qui avaient peur qu'il ne tombat un jour dans le roman à thèse.

Roger BASTIDE.

SATAN L'OBSCUR, par *Jean de Bosschère* (Denoël et Steele)

Ne boudons pas notre plaisir ! Ce livre est un grand livre, comme il n'en parait que deux ou trois dans les meilleures saisons.

Malgré l'irritation causée par un « satanisme » parfois trop appliqué et des bravades assez naïves, voilà l'œuvre d'un vrai poète et d'un artiste magicien. J'abandonne aux amateurs de divans et tapis noirs — genre « ameublement de chez Martine » — les accessoires hétéroclites et l'atmosphère de paradis artificiel rappelant Baudelaire en ce qu'il a de moins bon, pour goûter de cet ouvrage atroce et merveilleux la troublante ampleur gothico-surréaliste.

Satan l'obscur est le témoignage tragique d'une volonté inhumaine sacrifiant à l'idéale pureté abstraite et à la reconstruction intellectuelle des plongées sensuelles la vie des êtres. C'est

aussi le drame des cérébraux trébuchant contre la chair, et l'évocation des hallucinantes fantasmagories qu'éveille en certains êtres ce cristal la volupté d'assister à sa propre fatalité.

Un livre de premier plan, qu'il faut lire.

Roger BRIELLE.

CONTES LITHUANIENS DE MA MÈRE L'OYE, par *O. V. de Lubicz Milosz* (Chiron, éditeur).

Il est très émouvant pour nous de nommer un homme qui intéresse les Cahiers du Sud, non seulement comme écrivain français, mais encore en tant qu'il représente la plus haute incarnation de l'esprit méditerranéen. Fait encore mal connu. On sait qui est Milosz; mais on ne sait pas qu'on le sait. Il est comme un grand poète dans la personne de qui des hommes seraient sur le point de reconnaître leur prince. Je me dis que son heure a sonné pour ceux qui l'admirent, mais pas pour lui; car c'est à la Nature seule de lui signifier à lui que les temps sont venus.

Les plus avertis de ces lecteurs savent par l'intermédiaire de quelles idées doit s'opérer le rapprochement entre son œuvre poétique proprement dite et sa haute divulgation métaphysique. Mais Milosz tenait à nous découvrir lui-même le sommet du haut duquel on peut jeter un coup d'œil d'ensemble sur son œuvre. *Il devait prendre conscience de son génie en remontant aux sources de son imagination créatrice et du langage dont elle s'accommode.* Mais en attendant de souligner l'importance de ceci, nous allons poursuivre notre enquête.

O. V. de Lubicz Milosz est un écrivain français de souche lithuanienne; et je crois même que ses ancêtres ont régné sur son pays d'origine. Le langage lithuanien est considéré comme l'aïeul du grec et du latin protohistoriques. Alors qu'il écrivait en français une œuvre considérable, Lubicz-Milosz s'attaquait à ce problème comme pour y chercher le secret de son inspiration et des profonds échos qu'elle avait éveillés dans la poésie contemporaine (Guillaume Apollinaire a été le premier à signaler l'importance de Milosz) Il a pu démontrer que les influences lithuaniennes sont beaucoup plus anciennes qu'on ne pense et qu'elles se trouvent à la source même des dialectes pélasgiques. Dans sa *Philosophie de la politique européenne*, il établira le lien préhistorique qui unit la nation lithuanienne à la grande race méditerranéenne — « laquelle apparaîtra, dit-il, sous les traits d'une race ibérique sortie d'Espagne et du Sud-Ouest de la France et englobant le monde pélasgique, hamitique et Palestino-Mésopotamien ».

L'indication ci-dessus ne nous donne qu'une idée incomplète

de Milosz. Il convient d'ajouter que c'est dans les ouvrages de lui que nous connaissons que ses thèses ont leur vérité. Pendant les trente-sept ans passés à les établir, il a publié des recueils de poèmes qui ont fait de lui un des initiateurs du mouvement moderne, des pièces de théâtre, une traduction interprétée du Cantique des Cantiques, des essais métaphysiques où Einstein était devancé, tout un monde d'images, de relations, de valeurs dont ses théories à venir dévoileront la nécessité et auquel elles donneront du poids dans notre esprit et dans les profondeurs de notre passé. Je n'en dirai pas plus dans ce préambule qui fait saisir, je l'espère, toute l'importance dont se revêt pour nous la publication des « *Contes lithuaniens de ma Mère l'Oye*...

Ces contes ne sont pas faits pour être analysés. Ils représentent le gage authentique que la nature donne aux hommes de son existence réelle, de son existence comme expression passagère de ce qu'il y a d'éternel dans les lois de l'esprit. Et ceci n'est pas une façon de parler, une version lyrique de mon admiration pour Lubicz-Milosz, mais une réplique (forcément exaltée) à l'acte créateur qui nous livre de telles œuvres. On ne pourrait pas les qualifier avec des termes empruntés à la grammaire des lieux communs littéraires. Nous tenons en elles l'élément poétique d'un univers *réconcilié*, je veux dire échappant enfin à l'odieuse nécessité qui développe le langage de l'homme dans un autre monde que celui où la nature se manifeste. Langue natale d'un esprit que ses grâces n'ont pas encore trahi, et qui, baigné aux sources mêmes de tout ce qui est né avec lui, échappe à la loi qui régit l'œuvre écrite où chacun accepte fort bien qu'il ne soit jamais exprimé que des signes au lieu de choses, des équivalents intellectuels ou psychologiques de ce qui est... Quand les choses se mettent à imaginer en nous leurs relations avec les choses, elles enveloppent l'idée totale de leur nature dans un ordre que nous qualifions de légendaire, mais auquel il est plus exact de dire que notre imagination est seule à pouvoir présenter le miroir de vérité.

Les contes sont nés de la même angoisse qui a fait les poètes. Mais alors que ces derniers se bornent à chanter cette angoisse, ce qui revient à en trancher les liens dans l'illusion d'un perpétuel présent, l'entreprise des conteurs porte plus haut le soulèvement de l'homme contre sa condition. Au lieu d'absorber le temps dans un renouvellement perpétuel de l'acte lyrique, d'y enrichir ainsi continuellement l'univers entier de l'affirmation la plus mystérieuse : je suis, le conteur manifeste la prétention suprême, incroyable, *de faire du Temps une figure*, une sorte de lieu mental où le moi se dissout dans une somme de représentations susceptibles de le créer, mais de le créer en dehors de l'expérience de la vie. Temps pur, identifiable à l'imagination :

Paradis terrestre de l'acte poétique dont le caractère prédominant était de se donner pour contradictoire avec l'idée de la durée.

Le conte n'est pas un genre littéraire, mais un langage qui crée ses représentations et sa musique comme une vérité ne se communiquant à nous que par l'intermédiaire d'équivalents fournis par l'imagination. Il pose dans un univers fictif — et le seul possible — l'unité du temps et de la poésie.

Ceci dit, nous comprenons pourquoi le contenu de ces contes lithuaniens illumine la langue dans laquelle ils sont écrits, nous révélant le secret de toute création littéraire: Toute parole proférée et qui joue son rôle dans une phrase constituée *est le produit d'une opération sexuelle.* Une pensée s'exprime selon les lois mêmes de l'enfantement; et non de la durée; encore moins de la raison. *La syntaxe est une Erotique dissimulée.* Je crois que l'on peut entrevoir les conséquences de l'idée que je soumets ici à Lubicz-Milosz, l'auteur de ces contes; et le seul homme capable de suivre les lois de cette fécondation spirituelle qui se poursuit à l'intérieur d'un langage. N'est-il pas allé, de lui-même beaucoup plus loin quand il a écrit: « Les mots sont les pères des objets sensibles ? »

Joë BOUSQUET.

VIEILLES HISTOIRES SOCIALISTES, par *Louis Lévy*. Préface de Bracke (A. M. Desrousseaux). Paris, Marcel Rivière, 1933, in-16.

Au moment où les divisions idéologiques et stratégiques des socialistes font couler tant d'encre et modifient l'échiquier parlementaire, il est curieux et suggestif de se reporter aux années 80 90 et à l'époque 1900, au temps où les socialistes avaient de longs cheveux et de grandes barbes, des cravates lavallière et des binocles, où les Briand, les Viviani et les Millerand étaient à l'extrême gauche, où un futur chef de l'Etat écrivait :

« Le président de la République est l'incarnation vivante, le rejeton orgueilleux des grands bandits légaux qui ont détroussé nos ancêtres. » Pendant que certains se servaient du parti comme tremplin, d'autres y consumaient une ardeur presque religieuse. Militants venus de tous les milieux, humanistes ou presque illettrés, austères ou joyeux, se rencontraient dans les meetings, les salles de rédaction ou les brasseries et brûlaient d'une même flamme. Les discussions théoriques et pratiques n'étaient pas moins ardentes qu'aujourd'hui: blanquistes, allemanistes, broussistes, guesdistes, possibilistes etc... Marx n'avait pas encore complètement triomphé de Proudhon (qui reviendra peut-être à la mode). Louis Lévy nous guide à travers les chapelles de cette

grande église. Il nous mène au siège de l'Internationale rue des Gravilliers, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, rue Portefini. Il conte avec verve les amusantes anecdotes qu'il a recueillies des lèvres des vieux militants. Il laisse son récit au Congrès du Globe en 1905 qui réalisa l'unité que devait briser la scission communiste de 1920.

Emile DERMENGHEM.

HISTOIRE SINCÈRE DE LA NATION FRANÇAISE, par *Seignobos* (Rieder.)

Le dernier livre de Monsieur Seignobos nous fait assister au lent devenir historique qui a fini par créer la Nation française. Il faut reconnaître qu'il y a dans ce livre un effort sincère pour ramener à de plus justes proportions le rôle des rois et des princes. Les hommes, dont on peut dire qu'ils ont changé le cours de l'histoire, sont sensiblement moins nombreux chez Monsieur Seignobos que dans la plupart des historiens officiels. Il semble surtout, à lire l'« histoire sincère de la nation française », que les hommes qui font la France n'agissent vraiment sur leur temps que dans la mesure où ils prennent conscience du mouvement historique qui les porte. Ce qui doit être la vérité.

Cependant Monsieur Seignobos croit avant tout que les idées mènent les Sociétés: il tâche d'expliquer les actions des hommes par les raisons qu'on sait qu'ils se sont données eux-mêmes pour agir. Ainsi comprise l'histoire, pour si prudente pour si vraie aussi qu'elle soit, se condamne à n'être que l'histoire des apparences les plus superficielles. Nous sommes convaincus que l'influence de l'idée catholique sur la société française, aux 17e et 18e siècles, a été aussi puissante que le dit Monsieur Seignobos et d'ailleurs, nous ne nous permettrions pas de le contredire sur le terrain purement historique des faits; mais nous aurions souhaité que la dépendance où se trouvait le catholicisme vis à vis des classes privilégiées qui le nourrissaient et par cela même l'expliquaient (au moins en partie), eût été mieux marquée. Il est vrai que les documents font défaut...

Monsieur Seignobos, quoi qu'il dise dans sa préface, se refuse à expliquer l'apparition et la progression d'une idée par le mouvement même de la matière sociale et nous entendons par matière sociale tout ce qui, précisément, semble constituer les racines profondes et objectives des idées auxquelles les hommes ont l'air d'obéir; (et nous ne prétendons pas que ces bases soient uniquement économiques).

Les plus grands historiens, quelque effort qu'ils fassent pour être sincères, peuvent être déterminés, par des raisons qui tien-

nent du lieu et du moment, à refouler en eux-mêmes, l'intuition de la vérité.

René NELLI.

MARIE-ANTOINETTE, par *Stéfan Zweig* (Grasset)

Marie-Antoinette est une des figures les plus émouvantes de l'histoire. Cette femme gracieuse et frivole, à laquelle tous ces vains petits bonheurs qui donnent tant de prix à la vie furent promis à sa naissance, cette nature moyenne, comme dit M. Stéfan Zweig, a su faire de son existence un chef d'œuvre absolu de simplicité et de grandeur tragique, parce que, lorsqu'il a fallu, elle s'est montrée égale à un rigoureux destin où tant d'autres auraient succombé.

Pour que Marie-Antoinette qui, pendant de longues années durant, n'avait été qu'une souveraine insouciante et insignifiante, folle amie des plaisirs et peu soucieuse de toutes les charges et de tous les devoirs qui sont ceux d'une reine, montrât son vrai visage, mît à découvert un cœur et une âme qui étaient effectivement ceux d'une reine, il n'a pas fallu moins qu'un pays tout entier se soulevât, la mît en prison, lui prît son mari, ses enfants, ses amis les plus chers, et la conduisit finalement elle-même à l'échafaud. Je n'aime pas beaucoup la Révolution Française, que tant de bons bourgeois de chez nous, qui abominent la Révolution Russe, pourtant infiniment plus propre, plus honnête, glorifient et qui traine après elle une affreuse odeur de sang, de carnage, de férocité sans égale et de parodie de justice, je n'aime pas beaucoup cette Révolution, qui n'a pas rendu les hommes plus libres, ni plus égaux ni plus fraternels, qui leur a simplement créé d'autres servitudes aussi vaines et aussi déshonorantes que celles qu'elle prétendait supprimer, mais du moins a-t-elle permis à une jeune femme, hier riche et adulée, vivant dans « un palais aux cent salons », aujourd'hui seule et torturée et misérable et tout près d'être suppliciée, de révéler, peut-être à son insu, une nature altière, courageuse, pleine de fermeté et de dignité, un très noble visage qui, autrement, serait resté toujours ignoré.

On dit volontiers que le nez de Cléopatre a changé le cours de l'histoire de Rome et, partant, celui de l'histoire du monde. Si Louis XVI n'avait pas été à demi-impuissant, comme il le fut pendant sept ans, la Révolution Française n'aurait peut-être jamais éclaté. Dans cette frénésie de plaisirs, d'ailleurs en eux-mêmes parfaitement innocents (ils l'étaient tout au moins dans l'esprit de la reine), qui fut jusqu'en 89 l'unique souci et comme la règle même de vie de Marie Antoinette, il y a un

désir caché, mais réel, de détourner les élans d'une sensualité sans cesse inapaisée. Une autre que Marie-Antoinette n'eût pas hésité longtemps à prendre un amant, — et c'est précisément son honnêteté même qui perdit la reine.

Car il n'y a évidemment pas lieu d'ajouter la moindre créance aux ignominies et aux turpitudes de toutes sortes qu'inventa le Comité de Salut Public pour obtenir la tête de sa victime: ces dépravations monstrueuses dont la reine fut accusée n'ont jamais existé que dans l'imagination de ses juges. Et ce n'est pas le moins surprenant que, malgré tout ce que au point de vue de la république les révolutionnaires pouvaient effectivement reprocher à Marie-Antoinette, on ait été obligé de charger cette dernière de crimes inexistants, mais qui apparaissaient nécessaires pour obtenir et justifier sa condamnation. Car la France est une nation formaliste et processive qui, même dans ses pires moments d'égarement, n'a pu destiner une victime à la guillotine sans un jugement motivé.

Marie-Antoinette fut-elle même la maîtresse de Fersen ? M. Stéfan Zweig est très affirmatif sur ce point et il faut bien lui accorder que la plupart de ses arguments sont des plus convaincants. Mais, par suite du silence toujours obstinément gardé par les deux intéressés sur la nature exacte de leurs relations, par suite aussi de l'absence de preuves absolument irréfutables, un doute subsistera toujours, dont peuvent s'emparer de prudes thuriféraires. Du reste peu importe : que Fersen ait été ou non l'amant de la reine, cela ne change en rien, n'altère en rien la beauté des traits de celle-ci.

On connaît l'art si personnel de M. Stéfan Zweig, cette manière chaleureuse, vibrante, enflammée, de traiter un sujet, de le faire absolument sien. On n'entreprend jamais rien sans amour, — et il y a toujours beaucoup d'humanité et beaucoup de tendresse dans tout ce qu'écrit le grand critique autrichien. La figure qu'il nous donne de Marie-Antoinette est non seulement complète et vraie, mais elle est aussi absolument vivante. Tous ceux que, en dehors de toute espèce de passion politique, intéresse et touche la destinée cruelle et grandiose de Marie-Antoinette doivent lire cet ouvrage capital dont M. Alzir Hella nous donne une traduction impeccable qui, pour nous autres lecteurs français, ajoute encore aux mérites du livre.

Georges PETIT.

PASSÉ A LOUER, par *Pierre Marois* (Calman-Lévy)

Dans quelle catégorie ranger cet ouvrage? Au premier abord il semble que ce ne soit rien d'autre que de charmants souve-

nirs d'enfance sur lesquels se greffe une courte intrigue dont l'héroïne se laisse à peine entrevoir. Mais les extrêmes beautés du livre vont nous apparaître bientôt.

C'est à peine un roman, si par art du roman on entend la création de personnage vivants, grâce à cette faculté que possède le romancier de donner la solidité du réel à des créations imaginaires. *Passé à louer* appartiendrait plutôt à cette sorte de contes aériens où s'exercent les dons des poètes. *Les Filles du Feu, Le Grand Meaulnes, Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* sont sa parenté. Une atmosphère de songe et d'irréalité leur est commune.

La véritable qualité de ce récit, ce qui fait son incomparable beauté, c'est sa *transparence*, grâce à laquelle se profile derrière l'allégorie du spectacle de la vie cette réalité que nous n'entrevoyons que par intermittences. Presque chaque page contient une allusion à quelque chose d'autre, inexprimable, et requiert du lecteur une attention et une ferveur constantes sans lesquelles le sens de l'œuvre lui reste caché. Le véritable sujet est au-delà du livre.

Cependant, si quelque chose étonnait, ce serait peut-être la gratuité de l'intrigue, la légèreté de l'action presque trop mince Le vaisseau semble fragile pour le poids qui lui est confié.

Voici la trame du roman:

Mirabelle dont l'enfance et les jeux furent associés à ceux de l'auteur est retrouvée par lui plus tard à Paris dans les circonstances les plus prosaïques (vendeuse dans un magasin). Dans cette jeune fille d'aspect vulgaire et frivole rien ne subsiste qui lui permette d'identifier la Mirabelle d'autrefois.

Quelques mois s'écoulent. Pour dissiper la gêne douloureuse qui n'a cessé de croître en lui à la suite de cette entrevue, l'auteur décide de se rendre pour quelques jours à Fenestrange où s'écoula son enfance La confrontation des lieux avec les souvenirs qu'il en a conservés, et qui n'est pas sans mélancolie, forme la partie principale et le centre du récit et donne lieu à d'inoubliables pages. A la porte du cimetière de Fenestrange le promeneur croise un enterrement: celui d'une jeune femme morte l'avant-veille à l'hôtel où il est descendu. Le soir même, le veuf l'étrange Toporoff, augmente par ses propos et son attitude l'impression mystérieuse que cause à l'auteur la mort de cette inconnue.

De retour à Paris, il décide, peu après, de revoir la véritable Mirabelle. Il apprend qu'elle s'est mariée. On lui donne l'adresse d'un petit hôtel de la rive gauche où elle demeure sans doute encore. Il s'y rend et apprend que Mirabelle est morte. Toporoff était son mari. C'est près d'elle, sous le même toit où

elle reposait pour la dernière fois, que l'auteur avait dormi le soir de son arrivée à Fenestrange.

Telle est l'intrigue dans ses grandes lignes. D'ailleurs la beauté du récit réside surtout dans les développements.

Une ironie exquise, probablement presque inconsciente, voilée et non exempte d'amertume, ne cesse de se soutenir tout au long du texte, le baignant entièrement, incorporée à l'expression, et qui permet de déceler chez l'auteur une sensibilité extrême contre laquelle il se protège. Le titre lui-même doit sans doute être lu dans le même sens car jamais auteur ne fut moins détaché de son passé.

Comment louer suffisamment le style admirable, exact, pur, d'une extraordinaire fluidité et duquel se dégage aussi une certaine langueur qui donne l'impression d'un rêve éveillé; doué par ailleurs d'une sorte d'épaisseur métaphysique. La seconde et la dernière partie sont, de ce point de vue, les plus belles.

« La boutique avait capitulé et les acteurs de cette vaine parade s'étaient évanouis dans la nuit. Quelques passants attardés traversaient hâtivement les décombres de la place vide. Ils fuyaient comme des animaux des bois qui se sont aventurés dans les prairies et qui regagnent leur gîte dans la crainte de l'aurore prochaine. Les derniers sons épuisés de la ville irritaient encore le ciel. »

Ce livre discret et chargé de sens, qui porte si peu la marque du moment mais par contre celle de toujours, où rien n'a été laissé qui put attirer l'attention mais qui révèle une vision aiguë des choses et de merveilleux dons d'écrivain, a de quoi plaire à tous mais réservera son secret à ceux pour lesquels il fut écrit.

René TRIENT.

VICTOR ET L'ETRANGÈRE, par *René de Weck*. (Editions des Portiques).

Le héros de *Victor et l'Etrangère*, par certains côtés, fait penser à ces personnages ahuris et, ceux aussi, bien souvent peu dégourdis qu'aime à mettre en scène un compatriote de M. René de Weck, M. Pierre Girard. Traité d'une autre manière, conçu sur un plan à la fois humoristique et plus lyrique, ce livre aurait très bien pu être signé par le charmant auteur de *La Rose de Thuringe*. Et cela tient sans doute à ce qu'un type comme celui de Victor Prudent, qui serait difficilement concevable chez nous, non seulement n'offre rien d'inadmissible chez nos voisins, mais encore est assez représentatif de l'esprit suisse où le catholicisme lui-même se montre à peine plus accommo-

dant que le protestantisme. Amiel, cette « noix creuse », comme l'appelle précisément, non sans quelque sévérité peut-être, M. René de Weck, n'aurait jamais pu voir le jour en France alors qu'en Suisse il est parfaitement à sa place.

L'évolution de Victor Prudent, son lent éveil à un monde sensible pendant longtemps inconnu de lui, constitue le thème de ce livre. M. de Weck y déploie de réelles qualités d'observation et un don de narration aisée et simple du meilleur aloi. Si l'on excepte le début qui, à mon gré, s'embarrasse et s'attarde un peu dans une présentation trop scrupuleuse des protagonistes du livre, toute l'histoire est fort alertement contée. Comme on s'en doute la transformation de Victor est due à la venue d'une jeune fille (une cousine d'origine russe par la mère), belle et séduisante, riche aussi, et que la mère de Prudent, à force de diplomatie et tenacité, parvient à fiancer à son grand benêt de fils. Tout irait bien si Prudent, averti par une de ses bonnes âmes charitables comme il s'en rencontre toujours dans des circonstances de ce genre, ne découvrait, au dernier chapitre du livre, que Nadiejda Emilievna est, depuis longtemps déjà, la maîtresse d'un sien cousin, Jacques Dubey. Cette révélation est toutefois trop brutale et le lecteur y est insuffisamment préparé, en dépit de deux ou trois indications qui tendent à la faire prévoir, mais si brèves et si sommaires que le lecteur n'y prête guère attention. De plus la lettre de Jacques Dubey, qui constitue l'épilogue du récit, ne donne aucune explication du fait qui est la cause de tout le drame : pourquoi Nadia, qui n'y était en rien forcée, a-t-elle accepté de se fiancer avec Victor qu'elle n'aimait pas? Voilà ce qu'on aurait aimé voir préciser. D'autre part, je me demande si en nous montrant son héros ne découvrant la trahison de sa fiancée qu'après le mariage, M. René de Weck n'aurait pas accru l'ampleur et le pathétique de son thème. Qu'aurait alors fait Victor ? Ses idées lui auraient formellement interdit le divorce; par ailleurs la révélation alors totale que Nadia lui aurait donnée de l'amour aurait rendu le débat encore plus cruel. Enfin, quelles auraient été les répercussions dans le milieu où évolue Victor et, en premier lieu, sur sa mère ?

Cette histoire se déroule dans le cadre de la région neuchâteloise, moins connue que d'autres, plus célèbres, de la Suisse, mais qui n'est pas sans avoir un charme que l'auteur a su exprimer de la manière la plus heureuse. A ces descriptions dont quelques-unes, dans leur simplicité (et je serais tenté de dire : dans leur limpidité) sont très belles, M. René de Weck a ajouté quelques tableaux de mœurs provinciales particulièrement bien venus, eux aussi, et qui rendent encore plus vif l'agrément que l'on prend à la lecture de son roman. Georges PETIT.

LETTRES ETRANGERES

GUERRIER NAVAJO, par *Olivier La Farge.* (Rieder)

M. Olivier La Farge, professeur à l'Université de Columbia, a dirigé pendant de longues années des expéditions archéologiques et ethnographiques dans l'Amérique Centrale. Il y a appris à connaitre les Indiens, leur psychologie, leurs moeurs, et même tout ce domaine secret de la vie sentimentale et religieuse qui se révèle si rarement à l'observateur étranger. Sans préjudice de l'ouvrage très savant qu'il nous donnera, j'espère, bientôt, il nous apporte aujourd'hui ce roman qui est, en quelque sorte la « geste » du Guerrier Navajo. Il ne s'agit pas ici d'un de ces livres de fiction à base exotique comme il en parait tant en Amérique, mais d'une très belle et très profonde étude sur les Indiens. Etude sur leurs réunions secrètes, où se déroulent des cérémonies rituelles d'une étrange beauté, sur leurs chansons, sur leur mythologie même... Essentiellement basée sur la religion, la vie des Indiens est toute pénétrée de cette grandiose splendeur que lui prête un culte proche de la nature, sensible à la beauté des formes extérieures, retenu par des règles rigoureuses, mais prodigue, en revanche de ce somptueux vêtement poétique dont nous trouvons ici quelques exemples, trop rares à notre gré. L'anecdote est intéressante, fort significative des coutumes matrimoniales des Navajos; le décor est exprimé avec beaucoup de pittoresque et de couleur, dont la fidèle traduction de Mme Magdeleine Paz respecte les nuances ; admirons qu'un savant devenant romancier, sache si bien accorder son érudition et son talent de conteur. On lit *Guerrier Navajo* avec passion, un peu comme ces « westers » que le cinéma d'avant-guerre multipliait sur les écrans, et au delà de ce divertissement de haute qualité littéraire, on découvre une étude ethnographique, admirablement documentée. C'est dire que ce livre possède toutes les vertus et tous les mérites.

L'HOMME QUI SE PERDIT LUI-MÊME, par *Osbert Sitwell.* (N. R. F.)

Le talent de M. Osbert Sitwell est fait d'excellence et de perfection. Je n'hésite pas à placer « L'Homme qui se perdit lui même » parmi les plus beaux livres de la littérature anglaise moderne. Parmi les plus significatifs aussi de ses idéaux et de ses tendances, dont M. Sitwell est un des représentants éminents.

Le mélange de gravité et d'ironie que nous trouvons dans cet étrange récit, cette manière de ne pas prendre au sérieux les vicissitudes de l'existence, avec une désinvolture moqueuse et un dandysme hautain de l'intelligence et du sentiment, font place tout à coup à une intensité dramatique qui noue la tragédie, brièvement, intensément. Tristan Orlander a-t-il vraiment rencontré dans un hôtel de Grenade son double, ou, pour mieux dire, l'image future du personnage qu'il va devenir? Il nous suffit que la fiction soit admissible et nous l'admettons. Mais, ce qui est terrible, c'est que Orlander devient vraiment semblable à l'image repoussante que sa vision lui à montrée, le poète rare et discret, devient effectivement, un auteur à succès faciles... Sans doute reprochera-t-on à M. Osbert Sitwell de ne pas nous avoir montré assez clairement, dans la psychologie de son personnage, ces possibilités de métamorphose que tout être porte en lui, peut-être. Mais le jeune Orlander n'a jamais pardonné au vieil Orlander, cette déchéance et cette caricature et on nous raconte que l'illustre romancier mourut subitement de manière mystérieuse dans ce même hôtel de Grenade, un jour où un jeune homme inconnu était venu le demander.

Il y a dans le mystère même dont M. Sitwell a su respecter l'obscurité un élément de beauté, qui est fort habilement développé et utilisé. Mais la principale beauté du livre, à mon avis, réside dans cette prose admirable, à la fois nonchalante et pure dont la traductrice, la Baronne du Bourdieu, nous donne une excellente version. Ces alternatives de dramatique et d'humour, cet esprit de jeu qui tout à coup devient sérieux et tragique, cela nul ne peut, aujourd'hui, l'écrire comme Osbert Sitwell.

Marcel BRION